

153.396





153396

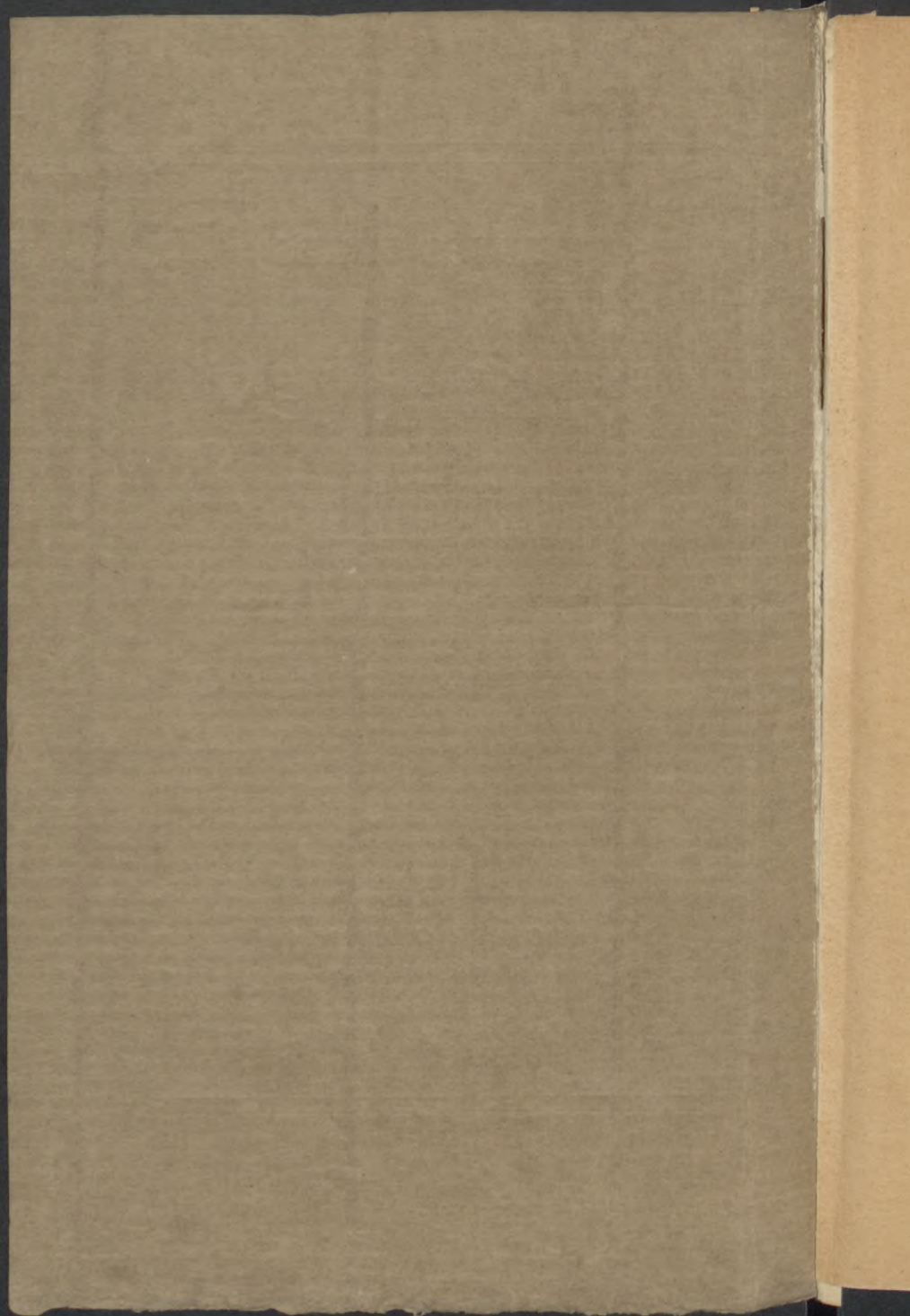
40. —

PETITES AMIES  
DE  
BEETHOVEN

PAR  
ANDRÉ DE HEVESY

PARIS  
HONORÉ CHAMPION  
5, QUAI MALAQUAIS  
1910

5 —





278

5-  
6/11/11

PETITES AMIES  
DE  
BEETHOVEN



Cet ouvrage a été tiré  
à 300 exemplaires numérotés  
de 1 à 300

N° 192





Portrait  
De  
THÉRÈSE et De JOSÉPHINE BRUNSVIK  
Conservé  
Au Château de Pálfalva



10000 10000  
10000 10000

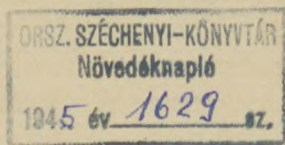


PETITES AMIES  
DE  
BEETHOVEN

PARIS  
HONORÉ CHAMPION  
5, QUAI MALAQUAIS  
1910

LÉDERER RUDOLF  
KÖNYVTÁRABÓL.

153396



A MADAME LA COMTESSE  
DE GERANDO-TELEKI

*Madame,*

*Depuis quelques années on a beaucoup écrit sur l'« Immortelle Bien-aimée » de Beethoven, mais personne ne s'était avisé de consulter les documents originaux qui dormaient dans les archives de Pálfalva. Quand je vous ai parlé de fouiller ces vieux papiers, j'ai trouvé auprès de vous l'accueil le plus aimable, la compréhension la plus vive. Nous avons dépouillé ensemble, (et je n'oublie pas l'aide que nous a apportée M. votre fils, mon*



*ami Félix de Gerando), la correspondance familière qu'échangeaient entre elles vos aïeules, ces exquises demoiselles Brunsvik qui joignent à un charme de jeunesse romanesque l'incomparable prestige d'avoir su se faire aimer de Beethoven.*

*Si nous n'avons malheureusement pas découvert une seule lettre de Beethoven, nous avons du moins relevé, dans la correspondance de ces jeunes femmes si intimement mêlées à sa vie, maint détail inconnu auquel le français original que l'on parlait alors sur les bords du Danube ajoute une grâce piquante. Ce français, cette orthographe, c'est un document lui aussi. Je l'ai pieusement respecté. Il me semble qu'à travers toutes ces gaucheries on distingue mieux les traits des aimables épistolières.*

*Enfin nous avons trouvé à Pálfalva le journal de Thérèse Brunsvik. Quel battement de cœur nous avons eu quand nous les avons tenues dans nos mains, ces confidences de celle que l'on a si longtemps considérée comme l'Immortelle Bien-aimée... Hélas ! nous n'y avons pas trouvé grand chose. Cette délicate, cette précieuse Thérèse a trop eu le souci d'embellir son âme pour la postérité ; elle a trop négligé l'humble, l'émouvante réalité, et il nous a bien fallu reconnaître, qu'il n'y avait là rien que des digressions métaphysiques, des analyses morales sans fin — tout cela abstrait, artificiel...*

*Agréez ici, Madame, l'expression de ma reconnaissance pour la bonne grâce avec laquelle vous m'avez ouvert vos archives de famille et*

*croyez que je garde le plus précieux  
souvenir des heures que j'ai passées  
à feuilleter avec vous, ces lettres  
jaunies, d'où montait un si frais  
parfum de jeunesse.*

Paris, Noël 1910



PETITES AMIES  
DE  
BEETHOVEN

Plaisir d'aimer, besoin d'une âme tendre,  
Que vous avez de pouvoir sur mon cœur !  
De vous, hélas ! en voulant me défendre,  
Je perds la paix sans trouver le bonheur

*(Chanson française, dans le livre d'es-  
quisses de Beethoven de 1799.)*

VERS la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un jour  
de mai, Son Excellence la comtesse  
Brunsvik et ses filles, Marie-Thérèse  
et Joséphine, gravissaient l'escalier  
d'un vieil hôtel de la place Saint-  
Pierre, à Vienne. C'était la maison  
à l'enseigne de l'*Oiseau d'argent*,  
à l'angle de la Freisingerstrasse,  
près du corps de garde. On y enten-  
dait le pas des factionnaires et le

bourdon de Saint-Pierre. On apercevait des uniformes blancs, un grand tilleul qui sortait de la cour. Sur le seuil des humbles boutiques qui entouraient l'église, des marchands attendaient le client, la main dans le jabot. A l'angle d'une maison, la statue de Dieu le Père resplendissait sur de beaux nuages dorés.

C'était par amour de la musique que ces dames escaladaient le troisième étage de la maison à l'*Oiseau d'argent*. Elles venaient d'arriver à Vienne. Un ami, Albert Rosti, était allé les saluer dans l'hôtellerie du *Griffon Doré* et leur avait parlé d'un musicien appelé Louis van Beethoven. Ce nom ne leur était pas inconnu : lors d'une visite dans leur domaine de Mártonvásár, M. de Széchen, de la garde hongroise,

leur avait apporté quelques-unes des *Variations* de Beethoven <sup>1</sup>. Rosti le disait ombrageux et d'un abord difficile. Elles décidèrent d'aller le voir.

Depuis un siècle que le sang ne coulait plus sur cette terre tragique de Hongrie, partout des châteaux à doubles toits s'élevaient à l'entrée des villages. Aux carrefours, les saints dans leurs niches en rocaille voyaient pousser des arbres tout le long des routes confiées à leur protection. Fidèle aux mœurs et aux coutumes des ancêtres, la petite noblesse menait la vie simple des gentilshommes campagnards. Mais la haute noblesse subissait le changement des temps. Les idées, les modes et les livres de l'Occident pénétraient lentement dans ces



lointains châteaux. Leurs maîtres allaient au-devant de cette civilisation lointaine à Bude, l'antique capitale qui couronne le Danube, à Presbourg, si animée, où siégeait le Parlement, ou même jusqu'à Vienne, la grande cité des Habsbourg.

Les Brunsvik appartenaient à cette haute noblesse. Antoine Brunsvik, conseiller à la chancellerie hongroise, avait fait de cette famille une des premières de la Hongrie, grâce à l'appui de Marie-Thérèse. Son fils cadet, Antoine II, avait épousé Anne de Seeberg, demoiselle de cour, et ce fut la reine elle-même qui, en 1775, tint sur les fonds baptismaux le premier enfant né de leur union.

Cet Antoine II Brunsvik<sup>1</sup> était une âme généreuse, passionnée de musique et de lettres. A sa mort,

Anne de Seeberg administra virilement le vaste domaine de Márton-vásár. Elle montait à cheval pour inspecter ses fermes, correspondait en latin avec ses régisseurs. Matrone austère, pieuse, autoritaire, bonne mère sans tendresse inutile : un peu de crainte devait se mêler aux sentiments que lui portaient ses enfants.

L'aînée, Marie-Thérèse, était une fillette sensible et chétive, précocement douée pour la musique. Elle n'avait pas six ans, qu'elle jouait un concert de Rosetti devant une assemblée d'amis, à Bude. La chaise était trop élevée pour la jeune virtuose : on dut la hausser sur des coussins.

La musique formait d'ailleurs l'essentiel de l'éducation des enfants Brunsvik. Tout ce petit monde, Marie-Thérèse, Joséphine, François et Charlotte poussait librement,

comme les arbres du grand parc de Mártonvásár. On les confia pourtant à une gouvernante viennoise, qui prit soin de leur enseigner la géographie de l'Espagne. Des fleuves de la Péninsule, le hasard de ses lectures conduisit Thérèse à Platon; puis vint le tour des poètes, du *Vicaire de Wakefield*, des bardes sentimentaux Salis et Mathison.

Hormis les mois d'hiver dans l'hôtel silencieux de Bude, et un court séjour dans un pensionnat de Vienne, sa jeunesse s'écoula tout entière à la campagne, à songer dans les allées du beau jardin familial. Mais, un beau jour, la comtesse Brunsvik fit atteler la grande berline de voyage et partit avec ses deux aînées pour Vienne.

Quel spectacle elles eurent sous les yeux, la grave Marie-Thérèse et



la candide Joséphine, quand la berlina roula sur le pavé de Vienne ! Une singulière humanité grouillait dans ces vieilles rues étroites. La noblesse de l'Italie, de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie y apportait ses richesses, y mariait ses goûts et ses filles. C'était la foire de toutes ces nations. Elle résonnait de musique.

Il y avait sept ans que ses échos avaient attiré un jeune organiste de l'Électeur de Cologne. Des lettres du comte Waldstein lui avaient ouvert les portes de la haute société de la capitale. De temps en temps, le jeune provincial dépensait quelques-uns de ses rares ducats à se payer des bas de soie noire, ou même à prendre des leçons chez le sieur Andreas Lindner, maître de danse de la rue *Stoss am Himmel*.

Pourtant, il se sentait assez gauche parmi tout ce beau monde. Et, en vérité, il devait faire une singulière figure, le jeune Louis van Beethoven, dans le salon du prince Lichnowsky, entre Haydn et Salieri, vêtus tous deux à l'ancienne mode, coiffés de vénérables perruques à queue, lui petit, trapu, les cheveux noirs, épais, dressés à la Titus, le geste brusque, inquiet, ardent, tout frémissant des harmonies qui tourbillonnaient dans son âme.

En 1796, il écrivait sur son carnet :

« Courage ! Malgré toutes les défaillances du corps, mon génie triomphera... Vingt-cinq ans ! les voici venus ! je les ai... Il faut que, cette année même, l'homme se révèle tout entier <sup>1</sup>. »

Il eut quelques succès qui lui valurent un peu d'argent, l'estime des connaisseurs, presque la célébrité. Pourtant il vivait dans une grande solitude morale. Il s'en allait rêvassant, chantonnant, par les rues; ses gestes faisaient flotter les pans de son habit bleu, sa lorgnette battait sa poitrine <sup>1</sup>.

La comtesse de Brunsvik et ses filles vinrent donc frapper à sa porte. Joséphine était belle. Thérèse avait vingt-quatre ans, des yeux limpides; elle portait ses cahiers de musique sous le bras comme une écolière. Après quelques mots de part et d'autre, Thérèse s'assit au piano mal accordé et se mit à jouer. Le terrible garçon eut son meilleur sourire. Il promit de venir chaque



jour à l'hôtel du *Griffon Doré*, où étaient descendues ces dames. Thérèse, dans ses Mémoires, atteste qu'il tint largement sa promesse :

« C'était la dernière année du siècle passé, en mai. Il venait régulièrement, restait cependant, au lieu d'une heure, de midi jusqu'à quatre ou cinq heures, sans se lasser d'abaisser et de ployer mes doigts que l'on m'avait enseigné à relever et à tenir plats. Le noble devait être bien content de moi, car en seize jours, il ne manqua pas une seule fois. Nous ne sentions pas la faim jusqu'à cinq heures. La bonne mère jeûnait avec nous. Mais les gens de l'auberge étaient indignés : alors ce n'était pas encore la mode de dîner à cinq heures. C'est alors que fut conclue avec Beethoven

l'amitié sincère, affectueuse, qui dura jusqu'à sa mort <sup>1</sup>. »

Beethoven ne se contenta pas de donner des leçons de musique à Thérèse et à Joséphine, il devint leur intime. On se voyait plusieurs fois par jour; il était de toutes les parties.

D'ailleurs, il tombait en pays de connaissance. Un de ses plus anciens amis et protecteurs de Vienne, Nicolas Zmeskall <sup>2</sup>, secrétaire à la chancellerie hongroise, avait pour collègue « l'oncle Philippe », frère de la comtesse Brunsvik. Philippe de Seeberg <sup>3</sup> était un vieux rond de cuir, ce qui ne l'empêchait point de pratiquer fort aimablement l'art d'être oncle. Mais ce n'était pas uniquement les amis du digne Philippe qui entouraient ces demoiselles de

leurs cadenettes poudrées et de leurs politesses à l'ancienne mode. Il y avait toute la colonie hongroise : hauts fonctionnaires que leur charge attachait à Vienne ; gentilshommes qui séjournaient une partie de l'année dans cette ville : les Batthiányi, les Eszterházy, les Apponyi, les Balassa, les Grassalkovich, les Koháry, — amis, sinon parents, des Brunsvik, et qui déjà figuraient presque tous parmi les souscripteurs du premier *trio* de Beethoven. Et que d'aimables femmes ! Babette Keglevich, fort liée avec les demoiselles Brunsvik, une de ses élèves préférées <sup>1</sup>. Son amie fidèle, cette fragile comtesse Erdôdy, dont la vie sombra dans une mystérieuse tragédie domestique <sup>2</sup>. Puis le clan de la tante Finta, sœur de feu le comte Brunsvik, « une dame



du grand monde », nous apprend respectueusement Thérèse. Mariée au colonel Finta, elle avait des filles du même âge que ses nièces Brunsvik : elle faisait goûter aux unes et aux autres tous les plaisirs mondains de la capitale. On dansait, on faisait des parties dans l'*Augarten*, le « Bois » de Vienne, on passait les soirées à prendre des glaces sous la tente du limonadier du Graben, et, parmi les gais visages des petits maîtres perdus jusqu'au menton dans leur ample cravate, on voyait la face léonine, on entendait le rire d'enfant de M. van Beethoven.

Le jour même de leur arrivée à Vienne, la comtesse Brunsvik et ses filles étaient allées visiter l'Hôtel

des Arts, près de la Porte Rouge. Elles furent reçues par un homme entre deux âges, « M. Müller », le propriétaire de cette galerie. M. Müller n'était autre que le comte Joseph Deym. Dans sa jeunesse, ce personnage avait eu le malheur de tuer en duel son adversaire. Il avait dû s'enfuir en Hollande, où il gagna sa vie à modeler des figurines de cire. Échoué en Italie, il conquist la faveur de Caroline de Naples, qui l'autorisa à prendre des moulages d'après les Antiques du musée. Il retourna ensuite à Vienne, où il exposa ses œuvres, et sa galerie devint une des attractions de la ville <sup>1</sup>. On y admirait les reproductions en cire des Antiques. Mais M. Müller avait humanisé ces statues en donnant aux visages des carnations naturelles et en les

attifant de cheveux postiches. La Vénus de Médecin était revêtue d'une robe en soie légère. Dans la pièce appelée « la chambre à coucher des Grâces », Vénus Kallypige, également habillée, se reflétait dans des glaces disposées pour donner au spectateur l'illusion de se trouver en face des trois Grâces <sup>1</sup>.

Cette fois, M. Müller-Deym devait convenir qu'une de ses visiteuses inconnues l'emportait sur ses cires les mieux parées. Les charmes de Joséphine le touchèrent profondément.

A voir la simplicité de ces dames, il crut avoir affaire à quelque veuve d'officier et à ses filles. Il tressaillit quand, à la sortie, un valet de pied passa son châle à la mère, en l'appelant « Excellence ». Le lendemain, il allait lui présenter ses hommages.



Et, quelques jours plus tard, il demandait la main de Joséphine.

La comtesse Brunsvik dut se souvenir du jour où la reine Marie-Thérèse fit appeler Antoine Brunsvik et lui dit : « Qu'il entende, mon cher Brunsvik, je désire que son fils épouse la Seeberg <sup>1</sup> ». Elle décida que Joséphine épouserait son prétendant.

Le mariage fut célébré le 29 juin 1799 <sup>2</sup>. Thérèse retournait avec sa mère en Hongrie. Joséphine s'installa dans l'Hôtel des Arts.

Deym n'était pas jeune. Sa situation sociale était aussi incertaine que sa situation financière. Il n'avait d'autre prestige aux yeux de sa jeune femme que celui d'être rompu au commerce des hommes, mais

cette supériorité ne pouvait être de longue durée. Déjà les *fashionables* entouraient au Prater le cabriolet de Joséphine, « belle comme un ange et mise à peindre ! » Le mari devint jaloux, d'une jalousie absurde et mesquine : il en arriva jusqu'à interdire à la jeune femme de correspondre avec sa mère et ses sœurs, à la suite d'une brouille survenue entre lui et sa belle-mère pour des questions d'intérêt.

Néanmoins Joséphine n'était pas trop malheureuse. Ce jaloux de comédie avait un sentiment délicat de la musique. Deux fois par semaine, une soirée musicale réunissait quelques amis de la maison : le gros Schuppanzigh, surnommé Mylord Falstaff, tenait le premier violon <sup>1</sup>, Zmeskall jouait du violoncelle, l'illustre Punto <sup>2</sup> sonnait d'un

cor d'argent. On y voyait encore Kleinheinz, intime de la maison, longtemps maître de musique chez les Brunsvik, et plus tard chef d'orchestre à Brünn, ensuite à Pesth, Lányi, jeune Hongrois, ami de Zmeskall, enfin les membres de la famille, surtout François Brunsvik, violoncelliste remarquable.

Beethoven régnait en bon roi dans ces réunions musicales. Le 28 octobre 1799, Joséphine écrit à ses sœurs :

« Beethoven est charmant. Il m'a dit qu'il viendra tous les trois jours pour me donner des leçons, à condition que je sois diligente, et je le suis vraiment. »

Et dans une lettre à Thérèse, du 21 décembre :



« Il (François Brunsvik) était hier avec Lányi, dans une musique que donnait Suppanzigh, dans la petite salle de Jan, et en était transporté, surtout d'un *septett* de la composition de M. Beethoven, qui doit avoir été *non plus ultra*, tant pour l'exécution, que pour la composition. »

Le lendemain, elle écrit à sa mère :

« Aujourd'hui, j'avais une délicieuse après-dîner. Beethoven nous joua, selon sa coutume, délicieusement; il partit dans ce moment. »

Au mois de mai 1800, Joséphine mit au monde une fille qui reçut le prénom de Victoire. Thérèse, cette année-là, avait passé l'hiver à Bude, puis quelques semaines chez ses

cousines à Korompa. Au printemps, elle fit un court séjour à Vienne. Le matin, on courait l'*Augarten*, où se rencontrait le monde élégant. Puis on allait chez le couturier Hummel. La jeune fille avait beau se piquer de philosophie, les chiffons gardaient leur droit. Robes brodées en organdi ou de gaze avec des bouquets d'or, « Turcoises », « Prêtresses », « habits à la Cassentini », toques, cornettes, bonnets, choux, turbans, toutes les modes du temps défilent dans ses lettres.

Les soirées musicales avaient recommencé de plus belle. Joséphine écrivait à sa famille :

« On fit aussi des *quartett* de Beethoven, composées de Nicolaidès, Reiger, Zmeskall, Louise; la sœur de la Gavre chantait, et puis

je jouais la sonate avec le cor<sup>1</sup>  
accompagnée de Zmeskall. »

Une tendre amitié attachait Beethoven aux deux sœurs, ainsi qu'en témoignent les six variations sur le thème original : *Je songe à toi*<sup>2</sup>, qu'il avait écrites sur leur album.

Bientôt une nouvelle auditrice devait animer encore ces soirées. Joséphine attendait la visite de sa cousine Julietta Guicciardi<sup>3</sup>. Le père de celle-ci, Joseph Guicciardi, chambellan, conseiller au Gouvernement de Trieste, venait d'obtenir une charge à la Chancellerie de Bohême, à Vienne. Le 16 juin, nous apprend une lettre de Joséphine à son frère, Julietta arrivait de Reggio à Trieste. Cantatrice passionnée, elle prenait des leçons du ténor



Lazarini. Elle se disposait à se rendre le 25 juin, à Vienne; de là elle devait aller passer l'été à Korompa, la terre de son oncle Joseph Brunsvik, au nord de Presbourg, entre Galgócz et la ville d'eau de Pöstyén.

Les portraits qui nous ont conservé les traits de cet oncle, Joseph Brunsvik, nous montrent un grand seigneur un peu efféminé, le regard clair et calme. Il avait un goût très vif pour les lettres et les arts. Sa collection de tableaux dans son hôtel de Bude contenait des toiles du Titien, de Giorgione, de Claude Lorrain. Sa bibliothèque comptait plus de cinquante mille volumes. Le château de Korompa lui aussi était rempli d'œuvres d'art. De belles fresques italiennes décoraient plusieurs pièces. Dans la salle de musique, il y avait deux tables

en marbre rouge ; dans une autre salle, meublée d'acajou, — la mode de l'acajou ne faisait que commencer, — on voyait le portrait de madame Guicciardi <sup>1</sup>.

La maison de cet aimable magnat était toujours ouverte. Des douairières portant la coiffe noire de Marie-Thérèse sur leurs cheveux poudrés entouraient la table de l'homme. Les gentilshommes des alentours, habillés du court pourpoint national, chaussés de bottes sonores, aussi haut ceinturés que leurs femmes, se mêlaient aux courtisans et aux fonctionnaires, qui, eux, portaient le tricorne sous le bras, l'habit galonné, le jabot et des bottines. Des rires clairs résonnaient dans ces salles quand les jeunes châtelaines, Julie et Henriette, embrassaient leurs cousines,

— ces petites Viennoises Finta, toujours si gaies, et Julietta aux boucles noires, aux yeux d'un bleu obscur, et la sérieuse Thérèse, et sa cadette, la toute jeune Charlotte, surnommée Roxelane, à cause de ses yeux sombres et de ses lèvres orientales, puis les trois sœurs Dezasse, la romantique Valérie de Révay, enfin toute une volée de petites voisines... C'était le temps des châles, des fleurs et des mousselines. Les sentiments étaient en harmonie avec les parures. Ces demoiselles devaient avoir des airs de saules pleureurs dans la brise. Elles penchaient la tête, quand M. van Beethoven se mettait au clavecin.

Mesdemoiselles Brunsvik ne pouvaient plus se passer de leur grand ami. On devait se le disputer à Korompa et à Mártonvásár<sup>1</sup>.



Non pas qu'il fût d'un abord aimable ou d'une humeur égale. Loin de là ! Malgré sa profonde bonté et le vif plaisir qu'il éprouvait dans la société de femmes jeunes et jolies, l'inégalité de sa condition, ses souffrances physiques, son bouillonnement intérieur le rendaient souvent déplaisant et toujours redoutable. Sentaient-elles, ces petites filles, qu'elles avaient auprès d'elles, sous ce ciel lumineux de Hongrie, une des âmes les plus vastes et les plus profondes qu'ait produites l'humanité ? Musiciennes de cœur, elles appréciaient en lui au moins le virtuose, sinon le génie, avec une indulgence craintive pour son tempérament singulier.

Les deux châteaux n'étaient qu'à une journée de voyage. Mártonvásár était moins somptueux — la

douairière tenait fort serrés les cordons de la bourse — mais son parc était magnifique. Beethoven, animé d'une tendresse passionnée pour la nature, et qui préférait les arbres aux hommes, devait se sentir à l'aise dans cette famille où tout le monde aimait les arbres. Cela tenait presque du culte. Un rond-point du parc était planté de beaux tilleuls; chaque tilleul portait le nom d'un ami : en l'absence de l'ami, on venait causer avec l'arbre. Beethoven aussi eut le sien.

Quand il quitta ces jeunes filles, n'emportait-il dans sa solitude qu'un souvenir de bruissement de feuilles, d'une vie large, simple et douce, de frais visages aux regards pleins de cette gravité que donne la musique ? Ou bien sa noble imagi-

nation faisait-elle resplendir autour  
d'une de ces Grâces tout l'amour  
et toute la douleur de sa cruelle  
vie ?

Plaisir d'aimer, besoin d'une âme tendre,  
Que vous avez de pouvoir sur mon cœur !  
De vous, hélas ! en voulant me défendre,  
Je perds la paix sans trouver le bonheur.

Vers la fin de l'été, Julietta regagnait Vienne à son tour. Elle écrivait à sa cousine :

Vienne, ce 2 Aoust 800.

« Chère et aimable Thérèse ! Ton frère me porta hier tes lignes chéries. Son arrivée et ton souvenir me surprit bien agréablement ! Il vient de nous avoir quitté en nous disant ses adieux ; dans ce moment il sera sur le chemin de Prague,



s'éloignant toujours de plus en plus de tout ce qui lui est cher !

« Nous partons dans peu de jours, pour rejoindre les Finta à Pécén<sup>1</sup> ; — à quelque raisons près, je suis assez contente de m'éloigner de l'ennuyeux séjour de Vienne qui dans ce moment vous procure peut d'agrémens. — Le Théâtre est cependant assez brillant : toujours de la nouveauté, tantôt bonne, tantôt mauvaise : — le nouveau Ballet, qui dure près de deux heures et demi, est bien du dernier genre pour la confusion qui y règne ! Un nouvel opéra nommé *Maria von Montalban* ! La suite de *Lanassa* est parfait, — la musique de Vinter en est bien belle, le spectacle superbe, l'exécution bonne, — mademoiselle Schmalz se surpasse, ainsi que tous les autres sujets jusqu'à

madame Rosenbaum. Tu auras du plaisir a la voir, ma bonne Thérèse. La guigne que vous avez toujours ici avec le théâtre vient d'éprouver également ce pauvre François. Les deux jours qu'il passait à Vienne, on ne donnait rien de beau. Il partit donc sans avoir été au théâtre. Jeudi prochain on exécute l'oratorio de Beethoven dans l'*Augarten*; il serait resté volontiers pour y assister, surtout que je lui ai raconté que la dernière fois Beethoven a si joliment improvisé à la fin; — mais il résista en héros...

« J'ai parlé à Beethoven de ses variations à quatre mains<sup>1</sup>. Je l'en ai grondé : alors il me promit tout. — Il te les retournera bientôt. — Si je le vois avant mon départ, je ne manquerai pas de le lui rap-peler; nous verrons si je puis aider

en quelque chose à réaliser ton désir. Je t'enverrai cet hiver un dessin. — Ma chère Thérèse, je tâche encore de me perfectionner là-dedans pour figurer avec honneur dans ton beau livre de souvenirs. Le comte Robert se met à tes pieds; cela lui est un plaisir de t'envoyer ses compositions, ce sont les fruits de ses heures solitaires : — à présent elles sont fréquentes ! Vienne est tout vide et bien dans un état fait pour se jeter dans les bras des Muses. Il est chaque jour sur le point d'abandonner sa patrie sans retour ; — son sort le conduit loin, — jusqu'à Naples, pour chercher dans le lointain le bonheur qui ne lui fleurit pas ici. Il est triste que le zèle consacré dans sa jeunesse à sa patrie doit verdir sur un sol étranger!... »



Ce comte Robert, dont il est question dans la lettre de Julietta, Robert Wenceslas Gallenberg, était un adolescent agréable. Il avait dix-sept ans<sup>1</sup>. Un beau nom lui tenait lieu de fortune; une facilité et une abondance précoce cachaient la médiocrité de son talent et devaient lui donner un semblant de génie aux yeux de la jeune Italienne qui témoignait d'un tendre intérêt pour son sort.

L'hiver venu, on se réunit de nouveau à l'Hôtel des Arts. Le 10 décembre 1800, Joséphine écrit à ses sœurs :

« Beethoven a joué la sonate avec le violoncello; moi, j'ai joué la première de trois sonates de Beethoven avec la violine, accompagner par Suppanzik, qui a joué côme tous,

divinement ; puis il y avait un *quartett*, et Beethoven, qui était un ange, a donné ses nouvelles *quarttet*<sup>1</sup>, qu'il ne sont point encore gravés, et qui sont composer *non plus ultra*. »

Quelquefois on se rencontre à la *Casa Guicciardi*. Joséphine écrit encore à Thérèse (en 1801 ou 1802) :

« Samedi nous avions une charmante musique chez Guicciardy. Julie a joué très joliment le trio avec le clarinet de Beethov, puis on a fait le 7<sup>tet</sup> et un nouveau quintet de Beeth. Tout le monde me demande si une fois Thérèse ne viendra pas. Je n'y puis répondre qu'en soupirant. Beethov, Zmeskall te font leur compliment, la Odeskalky<sup>2</sup> aussi ; elle fut aussi à la musique de Guicciardy. »

Cependant Beethoven composait un ballet. L'engouement de ses gracieuses amies pour le théâtre n'était probablement pas étranger à cette résolution. Le 28 mars 1801, le théâtre de la cour donnait *Les créatures de Prométhée, ballet héroïco-allégorique* (op. 43), au bénéfice de la demoiselle Cassentini.

Cet été-là, le château de Korompa reçut les hôtes de l'année précédente. Que se passa-t-il autour de la table en marbre rouge de la salle de musique ? Quelles confidences entendit le portrait de la sévère Guicciardi dans le salon en acajou ? Le certain, c'est que Beethoven, un soir, quitta Korompa, bouleversé de passion et d'espérance.

C'était un soir d'orage. La route



défoncée luisait sous un ciel menaçant. Les feux lointains des pâtres tremblotaient à l'horizon. La boue giclait sous les sabots de quatre petits chevaux hongrois. Blotti au fond de sa voiture, qui le conduisait aux eaux de Pôstyén, il criait un nom dans la nuit.

Son secret est perdu. Mais, de cette grande passion, il reste trois lettres d'amour, trois billets hâlants, éperdus. Les voici :

Lundi soir, 6 Juillet.

« Tu souffres, toi, mon être le plus cher; j'apprends à l'instant qu'il faut donner les lettres à la première heure. Le lundi, le jeudi, sont les seuls jours où la poste parte pour K...<sup>1</sup> Tu souffres. Ah! là où je suis, tu es aussi avec moi, avec moi et toi, je ferai que je puisse vivre avec

toi, quelle vie!!! ainsi!!! sans toi, poursuivi par la bonté des hommes ici et là, bonté que je cherche aussi peu à vouloir mériter que je ne crois la mériter. L'humilité de l'homme devant l'homme — elle me fait mal — et si je me considère dans mon rapport avec l'univers, que suis-je et qu'est celui qu'on appelle le très grand ? Et cependant — voilà ce qu'il y a de divin dans l'homme — je pleure en pensant que tu ne recevras probablement que samedi les premières nouvelles de moi. Si fort que tu m'aimes, je t'aime plus fort. Cependant, ne te cache jamais de moi. Bonne nuit; étant aux eaux, il faut que j'aille dormir. Ah Dieu! si près! si loin! n'est-ce pas un vrai édifice céleste que notre amour, mais solide comme le firmament ? »

Bonjour, le 7 Juillet.

« Encore au lit, mes idées se pressent déjà vers toi, mon immortelle bien-aimée, de-ci, de-là, joyeuses et puis tristes, attendant du destin s'il nous exaucera; je ne puis vivre qu'entièrement avec toi ou pas du tout; oui, j'ai résolu d'errer au loin jusqu'à ce que je puisse voler dans tes bras, me dire tout à fait chez moi auprès de toi, et élever mon âme, entourée par toi, jusqu'au royaume des esprits — oui, hélas! il le faut — tu prendras courage, d'autant plus que tu connais ma fidélité envers toi, jamais une autre ne pourra posséder mon cœur, jamais, jamais. O Dieu, pourquoi faut-il s'éloigner de ce que l'on aime ainsi, et pourtant ma vie à V. <sup>1</sup>, telle qu'elle est maintenant, est une vie



misérable — ton amour a fait de moi l'homme le plus heureux et le plus malheureux à la fois; — à mon âge, j'aurais besoin de quelque uniformité, de quelque unité de vie, peut-elle exister dans notre liaison? Ange, je viens d'apprendre que la poste part tous les jours, et il faut donc que je termine pour que tu reçoives de suite cette l[ettre]. Sois calme, ce n'est qu'en envisageant avec calme notre existence que nous pourrons atteindre notre but : vivre ensemble; sois calme, aime-moi, aujourd'hui, hier, quels désirs et quelles larmes pour toi, toi, toi, ma vie, mon tout. Adieu. Oh! continue à m'aimer, ne méconnais pas le cœur très fidèle de ton aimé. »

L.

« Éternellement à toi, éternellement à moi, éternellement à nous. »

Rentré à Vienne, il confiait le trop-plein de son cœur à son ami d'enfance Wegeler <sup>1</sup> :

« Je vis à présent d'une façon un peu plus agréable, car je me mêle davantage aux hommes. Tu ne peux pas te rendre compte quelle vie désolée, triste, j'ai menée depuis deux ans; la faiblesse de mon ouïe m'est partout apparue comme un spectre et je fuyais les hommes : j'ai dû passer pour misanthrope, quand je le suis si peu. Ce changement est l'œuvre d'une charmante, magique fille, qui m'aime et que j'aime; depuis deux ans, j'ai de nouveau quelques instants de bonheur, et pour la première fois je sens que le mariage pourrait rendre heureux; malheureusement elle n'est pas de mon rang et maintenant je ne pourrais

certainement pas me marier; pour le moment, je n'ai qu'à faire bravement ma besogne.

« Ma jeunesse, oui, je le sens, ne commence qu'à présent... Ma force corporelle croît depuis quelque temps plus que jamais et de même les forces de mon âme. Chaque jour j'arrive plus près du but que je sens, mais que je ne puis décrire. Ce n'est que pour cela que ton Beethoven peut vivre. Pas de repos! »

« Je veux saisir le destin à la gorge; sûrement, il ne m'abattra pas tout à fait. Oh! c'est si beau de vivre mille fois la vie! »

Qui était cette « charmante, magique fille » ? Laquelle des onze petites nièces du « bon oncle » Joseph Brunsvik ? Était-ce Thérèse, qui souffrit tant de l'ardente soif



d'aimer quand il était trop tard ? Était-ce Élisabeth Finta, qui bientôt cacha sous le voile son visage de douce Viennoise ? Ou bien une de ces inconnues dont il ne reste que le nom, une ombre vague et légère<sup>1</sup> ? Il est à craindre, que ce n'ait été ni la plus remarquable ni la plus profonde. Ce dut être la plus belle : Julietta.

En mars 1802, paraissait la *Sonata quasi una fantasia*, op. 27, n° 2, — « la Sonate de la tonnelle », ainsi que l'appelaient les contemporains<sup>2</sup>. Elle est dédiée : *Alla Damigella contessa Julietta Guicciardi*. Et si l'on songe à la haute idée qu'avait Beethoven de son art, on conviendra qu'il fallait qu'il eût des raisons bien fortes pour dédier une pareille œuvre à une jeune fille de dix-huit ans.

Un mois après (le 17 avril), Julietta partait avec les Finta pour Pöstyén.

On s'amusait beaucoup à ces eaux de Pöstyén. La jeune Thérèse Finta envoyait les comptes rendus de ces divertissements à ses cousines. On y faisait des tableaux vivants; Thérèse Finta représentait Minerve. Elle écrit, le 17 août :

« J'avais un casque charmant de papier d'argent avec des superbes panaches. A la cheminée était assis comte Lousel Batthiany<sup>1</sup> comme vieillard, et mademoiselle Renard a la vielle femme enseignant un petit enfand. Puis était Julie Guicciardi; pour être bien intéressante, elle fit la figure de Niobe qui est sous une glace chez Deym. »

Ces jeunes personnes avaient choisi là des rôles qui ne leur

allaient guère. Thérèse Finta n'avait rien d'une Minerve, pas plus que Julietta d'une Niobé. Julietta était l'insouciance même. Et pourtant sa vie n'était pas facile, car elle avait à souffrir d'une situation de fortune précaire et l'âpre caractère de madame Guicciardi <sup>1</sup> ne lui adoucissait pas les choses.

Heureusement, cette mère chagrine partait pour l'Italie. Elle laissa sa fille chez ses cousines, à Korompa.

Madame Guicciardi rêvait probablement d'une alliance avantageuse pour Julietta, qui n'avait que sa taille souple et sa jolie figure en guise de dot. Mais on n'est pas en vain Chérubin doublé d'un maître de ballet : le comte Robert ne devait pas perdre son temps.

Beethoven était toujours l'hôte



assidu de l'Hôtel des Arts. Le 2 mai, Joséphine écrivait à l'une de ses sœurs :

« L'autre jour, nous avions une charmante musique, Punto, Beethoven, Suppanzigh, Smeskill. Tu pense que celà donne quelque chose de bien. Punto joue vraiment merveilleusement.

Ils déjeunèrent tous chez nous et ensuite on fit de la musique toute l'après-midi <sup>1</sup>. »

L'été, Beethoven se fixa à Heiligenstadt. Là, dans ce silencieux faubourg de Vienne, parmi les maisons basses aux portes closes à cadres de pierre, il s'en allait vers les côteaux plantés de vignes qui s'étendent jusqu'au Kahlenberg. Il affectionnait cette bourgade de vi-

gnerons où, aujourd'hui encore, on accroche une branche de sapin sur la façade des maisons où il y a du vin nouveau à boire. Dans un pavillon que l'on disait être une dépendance d'un monastère disparu<sup>1</sup>, il avait loué deux petites pièces qui donnaient sur le jardin. On y montait par un escalier extérieur en bois. Les fenêtres s'ouvraient sur un superbe noyer. C'est dans cette paisible demeure qu'il connut le plus affreux désespoir de sa vie.

Le « Testament de Heiligenstadt<sup>2</sup> » en fait foi :

« Même le haut courage, qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été, il s'est évanoui. O Providence, fais moi apparaître une fois un pur jour de joie ! »

Après cette violente crise, peu à

peu sa vie reprit son train régulier. Le travail et ses amis le consolaient. Cependant il n'avait pas cessé de fréquenter les Guicciardi.

Au printemps de 1803, il envoie un mot à son ami le mulâtre Bridgetower, violoniste prodigieux : il le prie de vouloir l'attendre au café Taroni, au Graben, pour aller dîner chez les Guicciardi.

Le 30 novembre 1803, le comte de Gallenberg épousait Jullietta. Ils partirent aussitôt pour l'Italie. Le 4 janvier 1804, Thérèse Finta mande à Thérèse Brunsvik :

« Jullietta Guicciardi et son cher époux nous ont écrit de Rome. »

Or bientôt, dans l'Hôtel des Arts, peuplé de dieux antiques, apparut



de nouveau l'Amour, cet hôte redoutable des cœurs solitaires.

Charlotte Brunsvik passait l'hiver chez les Deym. Elle écrit à sa sœur Thérèse :

« Beethoven fut justement ici côme ta dernière [lettre] me parvint je lui lut donc l'apostrophe pour lui ; il en était bien sensible et te dit mille amitiés. Il vient presque tous les jours, et est infiniment gracieux ; il a composé un air <sup>1</sup> pour Pepi <sup>2</sup> qu'elle t'envoie ; mais te prie en même tems de ne le montrer à personne, ne pas même dire si tu le chante devant quelqu'un, que tu l'as en notes : il te plaira, j'en suis sûre. <sup>3</sup> »

Le 20 Janvier 1803, Thérèse lui répond :

« Ton air me fait mes délices

depuis que je l'aie. Le second jour, je le savais par cœur, je l'aie chantée et elle fit fureur, mais personne ne verra les notes. Mais dites donc, Pepi et B...n, c'est quelque chose ! — Qu'elle soit sur ses gardes ! Je crois que c'est pour elle que tu a soulignée ces certains mots dans ton extrait. — Son cœur doit te donner la force de rester chaste — triste nécessité et la plus dur. »

Le 10 novembre de la même année, Charlotte écrit encore à Thérèse :

« Beethoven était deux fois chez nous. Pepi l'a invité l'autre jour a dîné ; après, on a fait musique, des quatuors, et lui étais si aimable qu'il a tout de suite joué comme on l'a prié une sonate et des variations, les mêmes que je t'envoie ; divinement. Il te dit mille belles choses. »

C'est probablement de cette époque que date la lettre suivante de Joséphine à Thérèse :

« Il (Deym) fut l'autre jour chez Beethoven, et a voulu voir ce qui pourrait lui donnée en present, et lui a donnée enfin ces chandeliers d'argent, savez vous, et un écritoire, lui a dit quantité de belles choses, vous savez déjà, de sorte que Beethoven a eu une joie très grande, et l'après-midi, Zmeskall fut exprès ici, pour remercier mon mari encore au nom de Beethoven. Il était lui-même tout reconnaissance, puisqu'il a dit avec rien du tout on aurait pu faire tant de joie, puisqu'il n'avait de rien si nécessairement besoin : de l'argent, il ne se soucie pas, mais justement de telles choses lui manquent. J'en suis bien aise. »



Puis le 20 novembre, Charlotte à Thérèse :

« Beethoven est fort aimable : il vien presque tous les seconds jours et dône des leçons à Pepi ; il demande toujours après vous ; il compose un opéra, et nous en a joué quelque pièce, charmant. »

Ensuite, c'est Joséphine qui écrit à Thérèse, le 6 décembre :

« Beethoven et Zmeskall vous font faire leur complimens ; il furent hier chez moi. »

Et Charlotte, le 19 décembre :

« Beethoven vien très souvent, il dons des leçons à Pepi : — c'est un peu dangereux, je t'avoue. »

Deux jours après, Thérèse est à Vienne. Elle s'empresse d'envoyer des nouvelles à son frère François, alors en route pour Paris :

« Beethoven est presque chaque jour chez nous, il enseigne Pips : *Vous m'entendez mon cœur.* Moi, j'ai Kleinheinz ; il prétend que je fais de grands progrès ; aussi l'ami Zmeskall vient à présent souvent. Tous ces amis en musique se rappellent à ton bon souvenir. Beethoven veut t'écrire : il espère ce printemps de voyager à Paris avec Lichnowsky. »

Si Thérèse s'alarmait parfois de cet attachement de Beethoven pour sa sœur, c'est qu'elle était au courant des désillusions conjugales de Joséphine et qu'elle craignait les transports d'une sensibilité frémissante.



Que c'était mal connaître le cœur de Beethoven ! Ce n'est pas avec des sentiments aussi violents et sincères que l'étaient les siens que l'on fait métier de séducteur. Près de Joséphine, dans cette tiède atmosphère de l'Hôtel des Arts, il apaisait cette soif ardente de bonheur qui le tortura si souvent. Les calmes grâces de la jeune mère devaient lui rendre sa foi dans la noblesse morale de la femme, cette foi qu'il avait perdue, après sa passion malheureuse pour Julietta.

Mais Charlotte, mais Thérèse, que devenaient-elles ?

Du temps qu'elle portait Charlotte dans son sein, la comtesse Brunswick avait rencontré une gitane qui lui jeta un sort. Sort d'un caractère



bénin : la petite eut bien le type d'une gitane, mais ce ne fut qu'une gitane de féerie. Le comte Emeric Teleki, gentilhomme transylvain, de passage à Vienne, après un voyage d'études en Occident devint amoureux de son oreille puis du reste de sa petite personne. Elle lui rendait ses sentiments. Mais la mère de Teleki exigeait une année d'attente : il se retira donc sur ses terres.

Quant à Thérèse, qui vivait toujours en Hongrie, auprès de sa mère, elle avait donné son cœur à un jeune officier qui chevauchait en Italie ou sur les bords du Rhin. Il s'appelait Antoine <sup>1</sup>. Il devait lire des romances entre deux batailles et en faire lui même au bivouac.

Thérèse et « Roxelane » échangeaient leurs confidences amoureuses. Voici une lettre de la première.

« Tout le reste n'est rien : Vivre et être aimé ! Sait tu que Emy <sup>1</sup> est en plus grand danger que Toni ? Moi, j'ai écrit en badinant de tentation, — mais toi, tu crains y succomber, — hé ? Y a-t-il quelque chose ? — Dis le moi. — Tu t'es extrêmement bien amusé au piquenique est-ce avec la danse seule ? ou...

« J'ai déjà reçu des Variations que tu m'envoie, par Forray, et pourtant elles m'ont surpris : — une drôle de Dédicace. Adieu, mes bien chères, il faut que je me hâte. A propos, faites moi vite faire une paire de souliers blancs tafetas fort, bleuâtre, et envoyé les moi par la diligence ; ils peuvent juste arrivé jusqu'au 23, jour de Mascarade. J'aie remarqué votre jolie, jolie cachet. Embrasser la chère Pips, les chères

enfants. Je t'embrasse aussi. Aime ton. ».

Thesi<sup>1</sup>.

Et voilà une lettre de Charlotte :

Pour toi seule.

« Toni<sup>2</sup> est donc de retour ; — son cœur n'est pas changé. — Ah ! ma chère quelle joie pour le tien ! J'en partage tous les sentiments, mais j'en partage aussi et bien vivement la douleur que tu ressentiras en voyant contre-carré tes plus chers souhaits : — comment est-il possible que la tante qui était si fort de son côté s'est changé ? Si tous ce qu'on lui a imputé est encore révoqué, je ne vois aucune raison pourquoi on vous sépare. J'attends la conclusion avec un empressement et un serrement de cœur que l'amour que je



vous porte m'inspire; chère Thesi, pourquoi ne suis-je chez-vous pour vous consoler ! mais j'espère que vous ne l'aurez pas besoin. — Oh! côme je me réjouirai avec vous, si vous étiez heureuse avec votre Toni! Coment Pepi le trouve-t-elle? J'aurai bien souhaité de faire sa connaissance. Coment a-t-il donc fait de pouvoir revenir? est-ce que tous les officiers sont en congé? ou a-t-il été fait prisonnier et échangé? »

Elles avaient toutes les deux des moments de tristesse et se consolait mutuellement : « Il est vrai qu'autant que Schiller et Beethoven écrivent, on ne doit souhaiter la mort », disait Thérèse à Charlotte.

En janvier 1804, après huit jours de maladie, Joseph Deym, le mari de Joséphine Brunsvik, mourait de

phtisie à Prague. Il laissait une situation de fortune embarrassée. Sa veuve attendait un troisième enfant. François Brunsvik, le frère de Joséphine, vint la prendre pour l'accompagner à Vienne.

Dès le début de la guerre avec la France, la haute société viennoise s'était réfugiée en Hongrie. Le grand-duc Ferdinand de Toscane avait trouvé un gîte au château royal de Bude et s'y consolait avec la musique. On en faisait au château, chez les Brunsvik, chez le comte Széchenyi. On donnait même de grands oratorios. Thérèse comptait parmi les altos. Joséphine était très entourée. M. de Wolkens-tein grand maître de la cour ducale s'occupait assidûment de la jeune veuve.

Après la guerre, Thérèse et José-

phine continuèrent de vivre soit à Bude, soit à Mártonvásár, soit dans l'Hôtel des Arts. Beethoven était resté leur intime. Le 7 juin 1805, Thérèse écrivait à François :

« Beethoven vient très souvent chez Pepi, et aussi Kleinheinz ; tous les deux composent un opéra. »

Ces dames passèrent l'hiver de 1806 à Bude. Elles prirent part à une pantomime allégorique qu'organisa Joseph Brunsvik, leur oncle, pour la fête de l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. Thérèse parut dans le rôle d'une veuve, conduisant deux orphelins par la main ; Joséphine personnifiait la Reconnaissance <sup>1</sup>.

François Brunsvik, ce printemps-



là envoie des livres à Beethoven. De Vienne, le 12 avril, Thérèse écrit à sa mère :

« Il souhaiterai avoir de M. Shedi<sup>1</sup> la poésie nômé *Welgetricht* <sup>2</sup>, la même dont il a aussi dôné à M. Haydn un exemplair. Il souhaiterai l'avoir pour Beethoven. »

En mai Joséphine est à Vienne <sup>3</sup>; Thérèse, toujours à Bude. Une lettre de Beethoven à François Brunsvik prouve la cordialité de leurs relations. Il remercie le comte François du vin que celui-ci lui a envoyé, et lui annonce le mariage du violoniste Schupanzigh. Et voici comment il termine :

« Embrasse-moi ta sœur Thérèse ;

dis-lui que je crains de devenir grand, sans qu'un monument d'elle y contribue <sup>1</sup>. »

Charlotte Brunsvik, mariée enfin à Emeric Teleki, vivait avec lui sur ses terres de Transylvanie. Des luttes éternelles, une longue vassalité turque, le mélange des races faisaient de cette partie de la Hongrie une sorte d'Écosse orientale, et lui donnaient un pittoresque singulier et rude, qu'elle garde encore.

Les Teleki, une des familles les plus anciennes du pays furent une lignée de gentilshommes lettrés. Emeric en était un des plus distingués. Il réunit une belle bibliothèque. Sur le fronton on lisait sa devise : *Heureux qui vit seul !*

Quand il quittait sa solitude pour aller passer quelque mois de l'année à Kolozsvár, capitale de la Transylvanie, avec six carrosses attelés de quatre chevaux, selon l'habitude fastueuse de son temps, la place de Kolozsvár se remplissait d'écuyers qui promenaient leurs montures fumantes.

C'est dans cette ville que Charlotte attendait, pendant l'été de 1806, son premier enfant. Joséphine et Thérèse étaient accourues pour soigner leur sœur. Celle-ci donna le jour à une fille qui reçut le nom de Blanche.

Thérèse et Telekine s'entendaient aucunement. Ils s'estimaient beaucoup, mais ne pouvaient pas se sentir. L'antipathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre se changeait en amitié dès qu'ils ne se voyaient



plus : Thérèse quitta donc bientôt la maison de son beau-frère.

L'absence des deux sœurs n'avait pas altéré l'amitié entre Beethoven et François. En février 1807, paraît la sonate pour piano, *op.* 57, l'*Appassionata*, dédiée à François Brunsvik <sup>1</sup>. Une légère brouille survint cependant entre les deux amis. Le 5 août, François écrit à ses sœurs :

« J'ai vu Beethoven à l'auberge où je dinai; je lui ai fait sentir sa négligence et la bassesse de son frère. »

Heureusement, les femmes étaient là pour raccommoder les choses, Charlotte, qui faisait un court séjour à Vienne, écrit à Thérèse, le 9 août :

« A propos, envoit-moi tout de suite la mesure de mon portrait <sup>1</sup>, (hauteur et largeur). Pepi veut que j'envoie le tableau à Beethoven sans cadre. Je ne l'ai pas encore envoyé puisqu'il est toujours à Baden; il revien demain. »

La Comtesse Brunsvik voyait avec peine que sa fille Thérèse allait bientôt coiffer sainte Catherine. Et comme, cette année-là (1807), les affaires du domaine allaient bien, — la douairière tira trente mille florins rien que de la laine de ses troupeaux — elle décida de marier sa fille <sup>2</sup>.

De tout temps, les villes d'eaux ont été propices aux intrigues matrimoniales : on partit, en juillet, pour Carlsbad. Mais les moutons

de Mártonvásár fournirent en vain leur laine : leur maîtresse ne se maria point.

C'est qu'un grave changement s'opérait chez Thérèse. Après une adolescence rêveuse, tout intellectuelle, elle avait connu quelques années de vanité mondaine, comme il arrive souvent aux jeunes filles élevées à la campagne ; mais le fond de sa nature ne tarda pas à repaître. Son amour pour Antoine, le jeune officier, avait-il été une amourette, inspirée par des lectures sentimentales, ou bien ce premier éveil dont subsiste toujours quelque regret?... Un mariage de convenances lui répugnait fort. Jeune fille de trente ans, elle avait à la fois le désir et l'aversion de l'homme : l'attente avait démesurément grandi et ce qu'elle espérait et ce qu'elle



redoutait de lui. Elle atteignait l'âge où la femme déçue s'efforce d'oublier les amertumes de sa vie intime dans quelque œuvre généreuse.

Provisoirement, elle trouva autre chose : elle partit avec Joséphine et ses enfants pour un long voyage.

Joséphine, préoccupée de l'éducation de ses fils, désirait d'abord visiter le fameux internat de Gotha. Quand elles aperçurent l'illustre pédagogue Salzman dans sa redingote claire, botté, éperonné comme un directeur de manège, la sensible mère n'eut pas le courage de lui confier ses enfants.

On continua donc le voyage pour s'arrêter en Suisse, à Yverdun, chez Pestalozzi. Touché par le charme et l'élévation morale de cet homme d'une indescriptible laideur, les deux sœurs se lièrent avec lui d'une amitié

sincère et durable. Sous son influence, Thérèse sentit s'éveiller en elle sa vocation pour les œuvres sociales.

Joséphine n'ayant pu se décider à se séparer de ses fils, elle partit pour l'Italie avec un élève de Pestalozzi qui devait servir de précepteur à ses enfants. Sa mauvaise étoile, quelque hasard de diligence mirent sur son chemin le baron Christophe Stackelberg, gentilhomme lithuanien. Était-ce un aventurier bizarre <sup>1</sup>, ou bien un esprit chagrin et mal équilibré du Nord ? Il voyageait pour former son intelligence que ces dames jugèrent extraordinaire : on fit donc route de compagnie.

En janvier 1808, il franchirent le Mont-Cenis. Dans une gorge étroite, un détachement de cavaliers français vint à leur rencontre. A la

vue de ces dames, le commandant fit aligner ses hommes pour les laisser passer : elles furent très sensibles à cette politesse.

Puis, ce fut l'Italie romanesque et tout ce que pouvait ajouter au paysage l'imagination d'une veuve languissante, d'un goût pur et d'un esprit cultivé. Stackelberg bénéficiait de cet état d'âme. Mais tandis que Joséphine jouissait des beautés de l'Italie, sous le prestige d'un amour naissant, Thérèse sentait toute l'amertume de son isolement. Souvent, abandonnée par sa sœur et les enfants de celle-ci, elle n'avait pour compagnon, nous dit-elle dans ses Mémoires, que le tic-tac de sa montre.

Stackelberg accompagna ces dames en Hongrie. A leur retour, Joséphine déclara qu'elle voulait l'épouser.



Sa mère s'opposait à cette union. Joséphine lui écrivit alors une lettre respectueuse mais résolue. Dans cette lettre, elle attribuait à son fiancé tous les avantages du talent, toutes les clartés de l'intelligence, toutes les profondeurs du sentiment.

Le mariage fut célébré à Esztergom <sup>1</sup>, en 1810.

Une fois de plus, la Reine du *Songe d'une nuit d'été* baisa les longues oreilles de Bottom, tandis que, dans sa modeste demeure, au quatrième étage de la maison Pasqualati, sur les remparts de Vienne, Beethoven, le vieil ami à la tête déjà grisonnante, songeait à l'élève chérie qui s'éloignait de plus en plus...

Toutes ces charmantes jeunes femmes, dans l'intimité desquelles Beethoven a vécu, eurent une fin de vie assez triste.

Joséphine, qui avait une confiance aveugle dans l'intelligence de Stackelberg, acheta, après son mariage, l'importante terre de Witchap, en Moravie. Résultat : une série de procès et la ruine.

Mère de six enfants — dont trois de Stackelberg — désespérant de leur avenir, d'une santé précaire, elle voyait s'évanouir les illusions qu'elle s'était faite sur l'homme à qui elle s'était donnée. Ce malheureux, grisé de lectures, puis tombé dans une piété suspecte, l'abandonna un jour sans adieu. Six mois après, il reparut et exigea ses enfants.

— Laisse-moi mes enfants, im-

plora Joséphine; je les ai mis au monde avec douleur!

Stackelberg s'en fut chez le préfet de police. Quelques heures après, six « intimes » — c'est ainsi que l'on appelait à Vienne les agents de la police secrète — obligeaient Joséphine à se séparer de ses enfants.

Durant deux années elle fut sans rien savoir de leur sort. Une lettre du déchant d'un village de Bohême lui apprit enfin que leur père les avait laissés là avec une modeste somme pour leur entretien. Depuis, l'argent était épuisé, et aucune nouvelle de Stackelberg.

Pourtant Joséphine ne devait pas encore les revoir. Ils étaient déjà en chemin pour lui être rendus quand un frère de Stackelberg vint les réclamer et les emmena dans son pays.



Beethoven continuait à fréquenter les Brunsvik depuis que ces dames étaient revenues d'Italie. En 1810, il dédie deux souvenirs à ses amis : la fantaisie pour piano, *op.* 77 à François; la sonate fis dur, *op.* 78, à Thérèse <sup>1</sup>.

Dans une lettre du 18 juin, il remercie François, qui lui avait offert de l'emmener aux eaux <sup>2</sup>.

Le 1<sup>er</sup> avril 1811, Thérèse écrivait à sa mère :

« J'ai entendu que Franz veut mener Beethoven à Carlsbad, ce qui serait une très grand conséquence bonne œuvre. »

Le maître, toujours irritable, n'était pas un facile compagnon de de voyage <sup>3</sup>. Enfin Brunsvik arrivait à Vienne; on se rencontrait à

*l'Auberge du Cygne* <sup>1</sup>. Il semble que les deux amis partirent ensemble pour les eaux de Teplitz.

En 1814, Vienne devint la brillante Cosmopolis du Congrès. Joséphine avait abandonné cette société où chacun avait son roman. Le sien était bien clos. La séduisante jeune femme, qui, quelques années auparavant, écrivait dans l'album de sa sœur : « L'amour est la seule passion des femmes » était aujourd'hui une triste épave. Elle se retira chez sa mère, à Mártonvásár.

Thérèse, avec un dévouement admirable, ne quittait pas sa sœur. Elle ne vivait que pour l'éducation de ses neveux et de ses nièces.

Dans le palais Razumowsky, parmi les princes de l'Europe,

Beethoven promenait, grisonnant et morne, sa célébrité d'homme du jour. Il était bien supérieur à sa gloire. On lit dans une de ses lettres à François :

« Quant à moi, ah ! cher ciel ! mon domaine est dans l'air, tel que le vent, tourbillonnent les sons, et ainsi tourbillonne souvent mon âme <sup>1</sup>. »

Dans sa nombreuse famille, Thérèse était presque aussi seule que Beethoven au milieu de ces mécènes, courtisans, diplomates et muscadins. Riches de cette grande réserve d'affection que donnent l'isolement, la méditation et l'intelligence la plus rare, l'un et l'autre ils vivaient d'une profonde vie intérieure. Réunis par le hasard de



l'existence, ils avaient tout ce qu'il faut pour donner une de ces unions d'automne, bien plus touchantes que les amours de jeunesse.

Beethoven, après être arrivé à cet état d'âme des solitaires où chaque figure agréable éveille dans l'imagination des espérances de dévouement et de félicité<sup>1</sup>, aurait-il éprouvé une passion pour Thérèse ? Serait-elle le grand amour de sa vie, celle qu'il n'oublia jamais<sup>2</sup> ?

Dans ses Mémoires, celle-ci nous raconte qu'un ami de son frère, le Baron C.-P. qui venait souvent à Mártonvásár, s'éprit vivement d'elle et la supplia de devenir sa femme. Thérèse demanda à réfléchir quelque temps. Ceci se passait vers 1814. En 1819, elle rencontra son prétendant à Pest. « Sur un signe de

lui, écrit Thérèse, je fis arrêter ma voiture. — Avez-vous réfléchi, chère Thérèse ? me dit-il. C'est la dernière fois que je vous le demande. — Je n'ai pas encore eut le temps d'y songer, lui répondis-je en souriant. »

Cet amoureux éconduit n'était autre que le Baron Charles Podmaniczky, un homme de qualité et de mérite. On l'appelait « Le Socrate Hongrois ». Étienne Széchenyi, qui se connaissait en hommes, le disait l'esprit le plus remarquable de Pest.

Thérèse ne cache pas la raison de ses rigueurs. « Je restais froide; une passion antérieure avait consumé mon cœur. »

Mais l'objet de cette passion, dont parle Thérèse, ne fut point Beethoven.

Parmi les papiers de Thérèse, on trouve une liasse soigneusement formée, sous ce titre écrit de sa propre main : *Mémoires du Cœur*. — *Pas de roman.*<sup>1</sup>

Chaque nuit, Thérèse conversait dans ces cahiers avec un mystérieux amant :

« Je t'ai choisi parmi des millions d'hommes, Louis; cent mille millions habitent la terre, — mais ce n'est que toi que je vois, Louis. »

« L. est une lettre qui dit tant de choses : vie, lumière, amour (Leben, Licht, Liebe). Ne souffre pas, Louis. »

Elle ne se contente pas d'écrire toutes ses pensées pour Louis; elle les met en vers, puis les lui envoie, signées « Diotime »<sup>2</sup>.



Mais voici une autre page :

« Le 6 mars, arrivée de mon William!

« ... Ce n'est pas que toi que j'aime, j'aime tout l'idéal que j'ai mis en toi... Diane aussi put aimer une fois; pourtant elle restait la chaste Déesse »

Quelques lettres de Ferdinand Deym, neveu de Thérèse, donnent la solution de cette énigme. Elles sont adressées au comte Louis-Guillaume Migazzi. Ce gentilhomme avait une charge à la chancellerie de Bude. A vingt-six ans <sup>1</sup>, c'était un érudit distingué. Il s'occupait notamment de littératures orientales. Dans une de ses lettres, Deym l'appelle son « cher Arabe ».

Ce n'était pas seulement la diffé-

rence d'âge qui les séparait —  
Thérèse avait alors 43 ans —  
Migazzi était affecté d'un mal qui lui  
interdisait le mariage. Dans ses  
*Mémoires de Cœur*, Thérèse écrit :

« Si le sang vigoureux de Brunsvik  
pouvait rafraîchir le sien ! »

Puis, quelques temps après :

« Il a déjà une année, que je vois  
clairement que notre union est  
impossible. »

Enfin, en mai 1820, après une  
douloureuse méditation qui dura  
jusqu'à trois heures du matin :

« La vie exige le sérieux : adieu. »

Quant à Julietta Guicciardi, elle  
avait suivi son époux, le comte  
Gallenberg, à Naples.

Un prince allemand, l'épicurien  
Pückler-Muskau, qui la connut en

1809, la dit la plus belle femme de cette ville. « Par les folies de son mari et les temps critiques », il la trouve « dans un embarras mortel pour une somme de 50 louis ».

Quelque temps après, il lui écrit :

« Je regretterai toujours le beau climat de Naples, les douces chaînes que j'y portais et surtout la divinité dont je fus et dont je serai éternellement le plus zélé adorateur <sup>1</sup>. »

En 1810, puis pendant l'été de 1811, elle fait de courts séjours à Vienne et en Hongrie. Les revers de fortune n'ont pas altéré sa gaieté ni modéré son engouement pour les spectacles. Dans une lettre à Thérèse, datée du 27 mai, elle rapporte longuement les exploits d'un « mu-



*sico* » nommé Veluti. Elle lui annonce avec enthousiasme l'arrivée du fameux danseur Henry, de Paris. Elle parle aussi de ses enfants : Hugo, Marie et Fritz.

La détresse du ménage Gallenberg devait être bien profonde. Le 18 avril 1811, Thérèse écrit à sa mère :

« Je suis un peu fâchée que vous ne voulez pas vous charger des pauvres enfants Gallenberg. »

Le 30 octobre 1820, à l'occasion de la mort de la comtesse Gallenberg douairière, Philippe de Seeberg écrit à sa sœur la comtesse Brunsvik :

« Julie, avec ses quatre enfants, n'a rien pour vivre : on essaye de la placer à l'Opéra; son mari gagne son

pain en Italie à copier de la musique.

« ...Une terrible leçon, quels résultats peuvent avoir les mariages d'inclinations irréfléchis. »

Le fameux Barbaja, ancien garçon de café qui, à force de tailler au pharaon s'était fait une fortune de plusieurs millions et dirigeait concurremment les théâtres de Naples et de Milan <sup>1</sup>, obtint en 1821 la direction de l'Opéra Impérial de Vienne. Barbaja ramena Gallenberg à Vienne en qualité d'administrateur.

Beethoven, en 1823, envoyait Schindler chez Gallenberg, pour demander la partition de *Fidelio*, qui se trouvait dans la bibliothèque de l'Opéra Impérial. Il demanda à Schindler s'il avait aperçu madame Gallenberg. Voici la conversation qu'ils échangèrent :

BEETHOVEN

...J'étois bien aimé d'elle et plus que jamais son époux. Il étoit pourtant plutôt son amant que moi, mais par elle j'apprenois de son misère et je trouvois un homme de bien qui me donnoit la somme de 500 florins pour le soulager. Il étoit toujours mon ennemi et c'étoit justement la raison que je fusse tout le bien possible.

SCHINDLER

C'est pour cela qu'il me dit : « C'est un homme détestable », de pure reconnaissance, probablement.

Pardonnez-leur, Seigneur : ils ne savent pas ce qu'ils font.

Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est mariée avec M. de Gallenberg ?



Madame la comtesse était-elle riche ?  
Elle a une belle figure jusqu'ici !

BEETHOVEN

Elle est née Guicciardi. Elle était l'épouse de lui avant son voyage en Italie ; — arrivée à Vienne, elle cherchoit moi en pleurant, mais je la méprisois.

SCHINDLER

Hercule au carrefour !

BEETHOVEN

Et si j'avais voulu donner mes forces et ma vie de telle manière, qu'est-ce qui serait resté pour le noble et l'élève <sup>1</sup> !

Dans la famille Brunsvik, on

s'occupait toujours de Beethoven. Charlotte, en sa lointaine Transylvanie, ne cessait de songer à lui. On lui envoyait régulièrement les compositions du maître. Elle cherche un professeur de clavecin pour étudier comme il faut la *Bataille de Vittoria*.

De Kolozsvár, le 30 décembre 1816, elle écrit à sa mère :

« Je viens d'entendre hier que Beethoven serait devenu fou; quelle perte irréparable si c'est vrai! »

A l'occasion d'une visite chez leurs voisins, les Wesselényi, à Sibó, elle dit à Thérèse, parlant de Nicolas Wesselényi, le futur grand homme d'État hongrois :

« C'est un ange, cet enfant... il

n'a que dix ans; il a tout à fait la physionomie de Beethoven, ce même regard expressif et vif; on voit le génie dans ses yeux. — J'aurois tant souhaité que Pips l'auroit vu! »

Joséphine était morte le 31 mars 1821.

Il n'y a pas de liens plus forts que le souvenir des chers disparus. Zmeskall héritait de l'affection que Thérèse avait eue pour sa sœur. Elle écrit souvent à l'ami des beaux jours d'autrefois, cloué maintenant par la goutte dans son modeste appartement de l'énorme hôtel appelé *Bürgerspital*, à Vienne <sup>1</sup>.

Ce vieux garçon placide et méthodique, l'âme desséchée parmi les dossiers de la chancellerie, avait une admiration touchante pour Beethoven. Celui-ci, avec sa manière



bourrue, s'amusait souvent à le bousculer ou à se moquer de sa pédanterie<sup>1</sup>. Il lui donnait des sobriquets amicaux : « *Conte di musica* », « *Plenipotarius Regni Beethoven-sis* », « Grand cordon du violoncelle<sup>2</sup> ».

Zmeskall fut l'ami le plus intime et le plus sûr des dernières années de Beethoven. Vers la fin de sa vie, souvent la goutte l'empêchait de sortir. Même alors il se rendait aux concerts de son ami, en chaise à porteurs. C'est ainsi qu'il put assister à la première audition de la *Neuvième symphonie*.

Le 26 mars 1825, il écrivait à Thérèse :

« Beethoven a terminé un nouveau quatuor. — Schuppanzigh l'a déjà joué dans ses quatuors d'abonne-

ment. Mais l'Autriche échoua et la Hongrie triompha. Schuppanzigh eut la honte et Böh<sup>1</sup> la victoire. Beethoven, furieux du dédain avec lequel fut accueillie sa dernière mélodie, se fâcha, la fit exécuter par lui aux amis de l'art, et un succès brillant, l'enchantement, l'admiration suivirent. »

Et, deux ans après, le 6 mars 1827 :

« Notre Beethoven lutte avec la mort. L'hydropisie : déjà cinq opérations. Son neveu avait été en prison ; maintenant on en a fait un mousquetaire. L'oncle a élevé le neveu en sacrifiant sa tranquillité et son aisance. »

Enfin, le 7 avril :

« La mort de Beethoven a causé

à Vienne une rumeur tel qu'on en a pas connu jusqu'ici. Il est probable que jamais empereur d'Autriche n'eut de funérailles aussi magnifiques que Beethoven.

« Vingt à trente mille hommes l'accompagnaient à sa tombe.

« Les musiciens les plus éminents, Eybler, premier chef d'orchestre de l'Empereur, Weigl, directeur de l'orchestre du Théâtre, Gyrovetz, le sous-directeur, et d'autres intimes tenaient les rubans blancs du cercueil couvert de fleurs; d'innombrables autres musiciens suivaient le cercueil en costume de deuil, avec des fleurs et des cierges allumés à la main.

« Les premiers chanteurs du Théâtre exécutèrent le chant mortuaire; les premiers Comédiens de la Cour suivaient, parmi eux Anschütz qui



prononça sur la tombe un discours écrit par Grillparzer. »

« C'était un artiste, — dit le poète — et tout ce qu'il était, il ne l'était que par l'art.

« Les épines de la vie le blessèrent profondément et, comme le naufragé se cramponne au rivage, il se jetait dans vos bras, sœur sublime de la bonté et de la vérité, consolatrice de la douleur, art qui viens d'en haut.

« C'était un artiste, et qui est digne d'être placé près de lui ?

« Du roucoulement de la colombe jusqu'au grondement du tonnerre, de l'emploi subtil des artifices capricieux jusqu'à la terrible limite où la culture se perd dans le chaos des forces tumultueuses de la nature, il a passé partout, et il a tout senti.

« Celui qui viendra après lui ne continuera pas, il devra commencer, parce que ce précurseur termina là où finissent les limites de l'art...

« Il se retira des hommes après leur avoir tout donné et rien reçu d'eux. Il resta seul, parce qu'il ne trouva pas d'égal <sup>1</sup>. »

Il y avait longtemps que Beethoven n'était plus, et son rival Gallenberg continuait de lutter pour vivre.

Déjà en 1822, il avait tenté la fortune à Paris. Il y fit jouer une de ses œuvres <sup>2</sup>.

En 1829, il prit la direction du théâtre de la Porte de Carinthie, à Vienne, et y perdit des sommes considérables.

Il retourna à Paris en 1835. Son ballet *Bresilia* fut lancé avec grande

réclame, mais le succès fut médiocre <sup>1</sup>.

Comment finit-il sa vie de Chérubin vieilli, de gentilhomme besogneux, d'auteur sans inspiration, je l'ignore. Il s'éteignit à Rome en 1839.

Julietta ne mourut qu'en 1856.

Le violoniste Rappoldi, qui la vit dans les dernières années de sa vie chez la comtesse Bánffy, à Vienne, dit qu'elle avait un fort accent viennois, qu'elle était d'une taille imposante et que l'on remarquait encore sur son visage les traces d'une grande beauté <sup>2</sup>.

Thérèse, elle, avait enfin trouvé sa voie. Le 1<sup>er</sup> juin 1828, dans un faubourg de Bude, elle inaugurait, sous le nom de « Jardin des Anges », une des premières crèches du conti-



nent. Dès lors, elle ne vécut que pour son œuvre <sup>1</sup>.

Mais une inlassable activité ne suffisait pas à remplir cette âme avide de tendresse.

Son frère, François, qui dans sa jeunesse avait été pour elle un compagnon exquis <sup>2</sup>, était devenu, avec l'âge, un sec et froid matérialiste « Le comte Ego », ainsi que l'appelait sa nièce Victoire Deym.

La gracieuse jeune fille, que Thérèse avait élevée avec une sollicitude maternelle, eut une horrible fin. Victime d'une épidémie, on la crut morte et on l'ensevelit immédiatement, selon l'ordonnance en vigueur. Quelque temps après, on trouva le couvercle de son cercueil soulevé, et l'infortunée gisant derrière la porte de la crypte, le bras rongé jusqu'au coude <sup>3</sup>.

Thérèse chercha un dédommagement à ses affections perdues, en s'attachant au sort d'une orpheline. Cette jeune fille la quitta pour se marier. Nous avons d'elle la correspondance romantique qu'elle entretenait durant de longues années avec son fiancé, sous le regard bienveillant de Thérèse.

Ensuite, elle s'intéressa au peintre Heinrich Thugut. C'était le fils d'un instituteur viennois; il avait fait ses études aux frais de la famille Brunsvik. On calomnia Thérèse. De méchants bruits arrivèrent aux oreilles de son beau-frère Teleki, lequel lui avait confié l'éducation de ses filles Emma et Blanche<sup>1</sup>. Elle y répondit dans une lettre admirable, toute frémissante d'amertume et d'indignation. Elle avait alors cinquante-deux ans.

Tout changeait autour d'elle. C'est en vain qu'elle cherchait à se rattacher aux vivants par son apostolat de charité. Chaque jour elle s'enfonçait davantage dans la solitude. Bientôt, elle allait être la dernière survivante de sa génération.

Les beaux temps de sa jeunesse, les cheveux poudrés, les belles révérences, les quatuors à la lueur des bougies, l'Empire aux échos guerriers et aux gazes légères, le paisible dix-huit-cent-trente, tout cela s'était éloigné, effacé derrière elle. Que de noms, de figures demeureraient dans sa mémoire, qui déjà étaient de l'histoire pour ceux qui l'entouraient ! Que d'autres, dont elle était la seule à se resouvenir !

Mais Thérèse avait trop de courage pour se perdre toute entière dans le passé. Son cœur voulait



encore battre avec celui de la jeunesse. L'ardeur, la fougue de cette jeunesse l'effarouchait un peu. On était à la veille de la révolution de 1848. Il y avait autour d'elle une atmosphère de romantisme et de révolte.

Sa nièce, Blanche Teleki, avait rapporté de Paris une admiration passionnée pour Michelet. Elle ne pensait, elle ne sentait qu'avec le grand historien.

Elle entreprit de donner une éducation patriotique et libérale aux jeunes filles hongroises. Elle fut compromise dans la révolution de 1848, arrêtée à Pálfalva, et emprisonnée dans la caserne *Neugebäude*, à Pest. On avait saisi tous ses papiers; entre autres, deux volumes du journal de Thérèse, qui avait passé l'été chez elle.

L'auditeur qui fit le procès de Blanche, un triste sire qui usa de tous les moyens pour transformer en complot formidable les sympathies généreuses de l'accusée, alla jusqu'à lire au procès certaines rêveries philosophiques de Thérèse.

Quand il eut fini, celle-ci, avec une touchante naïveté, s'écria :

— N'est-ce pas, monsieur l'auditeur, c'est bien écrit <sup>1</sup> ?

Blanche fut condamnée à dix ans de prison.

Dès lors, Thérèse Brunsvik, toutes les fois qu'elle apercevait un factionnaire, sentait monter en elle une haine farouche. La filleule de Marie-Thérèse était devenue révolutionnaire <sup>2</sup>.

Elle ne pensait plus qu'à la charité. Toute sa fortune avait passé en bienfaits, en aumônes. Retirée dans un petit appartement près de

cette caserne de lugubre mémoire, où elle avait vu s'engouffrer Blanche et tant d'autres amis, elle ne vivait que pour ses pauvres. Elle n'avait plus de ménage; on lui apportait ses repas d'une auberge voisine. Sans cesse relancée par des malheureux, vrais ou faux, quand elle était à bout de ressources, il lui arrivait de donner son dîner.

Sur la lithographie que fit d'elle à cette époque le peintre Barabás, on voit une orpheline appuyée sur ses genoux. Ses yeux profonds, à demi éteints, reflètent une immense bonté.

En été, elle retournait régulièrement à Mártonvásár, chez les enfants de son frère François.

Petite vieille ratatinée, toujours plus près de la terre qui devait la recueillir bientôt <sup>1</sup>, elle voyait à



peine le ciel à travers le feuillage des tilleuls qu'elle avait connus si frêles. Sous ces arbres dont l'écorce avait senti jadis le visage brûlant de Beethoven, songeait-elle parfois à lui ? Son mélancolique et doux regard distinguait-il, parmi les brumes du passé, le seul être pour qui elle n'avait rien trouvé dans son pauvre cœur inassouvi, qui débordait d'amour jusque sur les petits gueux ?... Ou bien était-ce lui qui était au fond de son désarroi, mais d'une façon secrète et mystérieuse ?...

Nul ne le saura jamais.

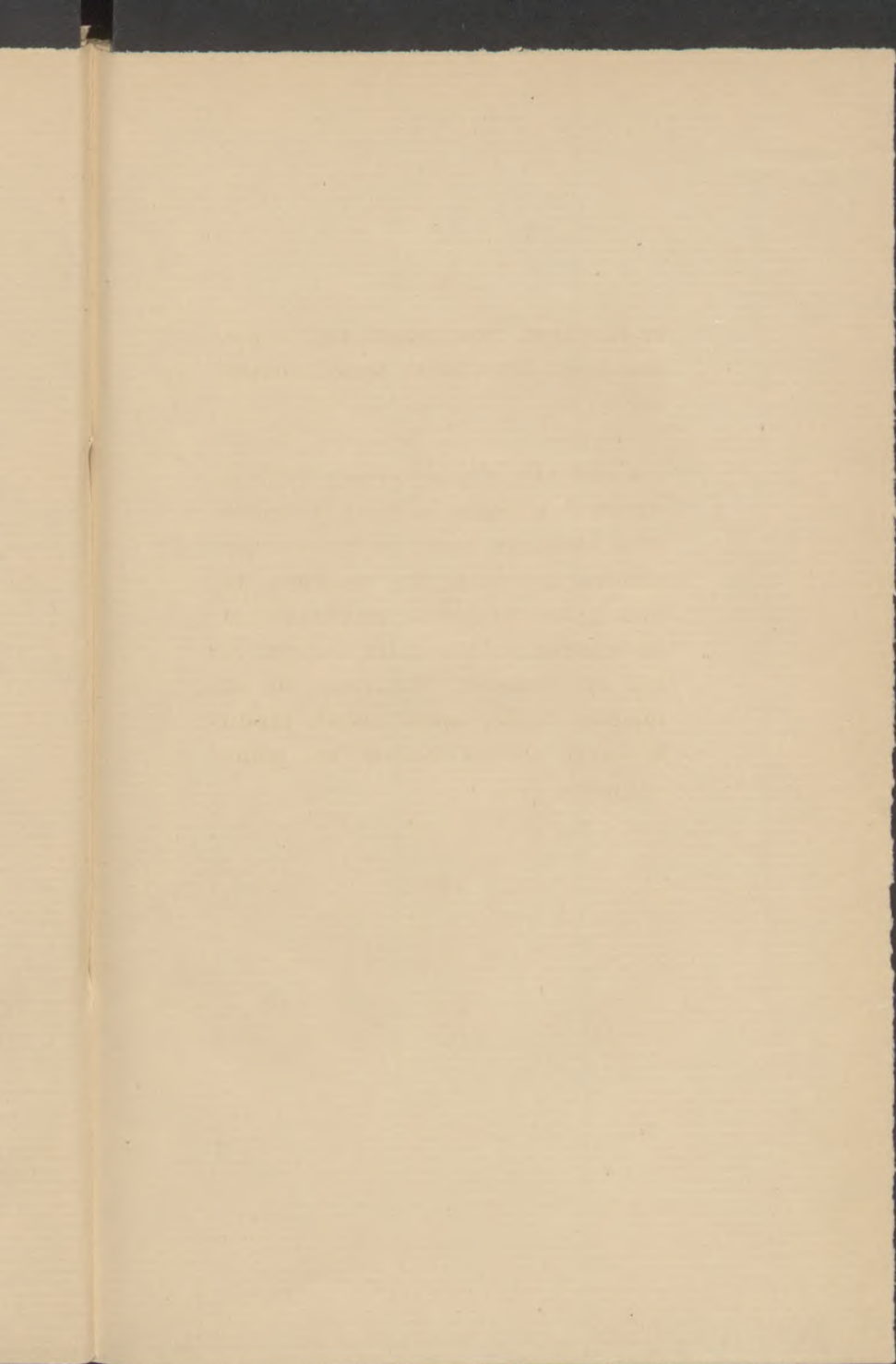
Dans son journal, on ne trouve qu'une seule fois ce grand nom. C'est avec l'écriture tremblante de ses dernières années qu'elle écrit :

« Beethoven a devancé son temps

et le nôtre. Son temps ne l'a pas compris. Le Christ sans comparaison. »

Enfin elle alla rejoindre dans la tombe Joséphine, sa sœur, si douce et si humaine, jouet du hasard, qui combla toujours des indignes du don généreux de sa tendresse, et sa cousine « Damigella Julietta », qui se reposait, elle aussi, de sa misère dorée, après avoir tendu le piège de sa beauté au génie solitaire.

FIN





21107

## NOTES

---

P. 3, n. 1. Il est question de ces *Variations* dans une lettre de Vienne adressée au régisseur de Mártonvásár, Rohringer, le 31 juillet 1797 (Archives de Gerando). Déjà, parmi les souscripteurs du *Trio op. 1*, on trouve le nom de la comtesse Brunsvik. V. Thayer, *Vie de Beethoven* (en allemand), Leipzig, 1901, I, 478.

P. 4, n. 1. La branche aînée, celle de Joseph, frère d'Antoine II, vivait à Kórompa, dans les environs de Presbourg.

P. 8, n. 1. Romain Rolland, *Beethoven*. (*Cahiers de la quinzaine*, 1903, p. 16.)

P. 9, n. 1. Breuning, *De la maison des Schwarzschanier* (en allemand). Réimpression de Berlin, 1907, p. 97.

P. 11, n. 1. Les *Mémoires* de Thérèse Brunsvik, publiés par Madame La Mara sous ce titre : *L'immortelle Bien-aimée de Beethoven*, Leipzig, 1909 (en allemand), sont une sorte d'autobiographie écrite quelques années avant sa mort. Affaiblie par l'âge, Thérèse s'y perd dans de

monotones doléances et d'étroites affaires de famille.

Il paraît qu'outre le manuscrit que les arrières-petites nièces de Joséphine Deym ont mis à la disposition de Madame La Mara, il existe plusieurs copies ou variantes de ces *Mémoires*, par exemple celle que possède Madame la comtesse Bianca Maldeghen, née Dezasse, à Presbourg. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Jean Batka, archiviste de la ville de Presbourg. Un autre manuscrit de ces *Mémoires* appartient à un descendant de la branche mâle des Deym, établie en Allemagne.

P. 11, n. 2. Déjà, en 1795, Beethoven et Zmeskall sont des amis intimes. — V. Prellinger, *Lettres de Beethoven* (en allemand), Vienne, 1907. L. 10.

P. 11, n. 3. Les Seeberg descendaient d'un commerçant de Nagyszeben (Transylvanie), Martin Wankel, protestant converti. La reine Marie-Thérèse fit entrer celui-ci en qualité de commis à la chancellerie de Transylvanie. Il parvint à la haute charge de conseiller dans cette chancellerie. Marie-Thérèse, qui le tenait en grande estime, lui conféra le titre de baron de Seeberg.

P. 12, n. 1. Il lui avait dédié, en 1797,



la sonate pour piano *Op. 7* ; puis, en 1799, les variations sur le duo : *La Stessa stessissima*, de l'opéra *Falstaff*, — *op. n° 8* ; — enfin les variations pour le piano-f. dur. *Op. 34*, parues en 1803.

P. 12, n. 2. Beethoven lui dédia les deux trios *op. 70*, parus en 1809, puis les deux sonates pour piano et violoncelle, *op. 102*, parues en 1819.

P. 14, n. 1. On la voit sur une gravure contemporaine, appartenant à Madame de Gerando, avec la légende : *Hôtel des Arts. Près de la Porte Rouge, en ville, n° 691.*

P. 15, n. 1. Th. O. Frimmel. Un ancien Cabinet de Cires à Vienne. *Wiener Abendpost*, 1910, n° 34.

P. 16, n. 1. La Mara, ouvr. cité, p. 58. (Le lecteur remarquera que la Reine, selon l'usage espagnol, parle à la troisième personne.)

P. 16, n. 2. Il n'y a que cette date de précise. Thérèse raconte, dans ses mémoires, qu'elles arrivèrent à Vienne la dernière année du siècle passé, en mai, et que Joséphine fut mariée dix-huit jours après. Octogénaire au temps où elle écrivait ses mémoires, elle confondait les

dates. En 1796, elle avait fait imprimer une brochure où elle célébrait en vers allemands les antiques de Deym : *Sur la galerie des arts Müller, à Vienne. Par une connoiseuse de l'art.* (Vienne, 1796, Ant. Pichler.) — Un exemplaire de ce poème se trouve dans la bibliothèque de Pálfalva. — Les événements racontés ci-dessus se passèrent donc entre 1796 et 1799.

P. 17, n. 1. Ignace Schuppanzigh, Viennois (1776-1830), premier violon des quatuors Lichnowsky et Rasumowsky, chef d'orchestre des concerts de l'*Augarten*.

P. 17, n. 2. Ce Punto, de son vrai nom Wenzel Stich, serf du comte de Thun et attaché à son orchestre, avait un jour pris la fuite. Son maître avait lancé des gens après lui en recommandant de lui briser les dents s'ils réussissaient à le rejoindre. Réfugié à Paris, il fut quelque temps au service du comte d'Artois. Il mourut en 1803. — Cf. F.-G. Wegeler, *Notices biographiques sur Beethoven*. Réimpression de Berlin, p. 98.

P. 21, n. 1. F. dur. op. 17 ; — composée le 17 et le 18 avril 1800.

P. 21, n. 2. Parues en 1805.

P. 21, n. 3. Antoine II Brunsvik avait quatre sœurs : Elisabeth, — Madame Finta, — Suzanne, — Madame de Guicciardi (cette famille était originaire de Crémone ; deux Guicciardi furent généraux au service de l'Autriche, au dix-huitième siècle) ; — Françoise, — Madame de Révay ; — enfin Thérèse, épouse, de Charlemagne Dezasse, comte de Verneuil, descendant d'une famille française émigrée en Autriche au dix-huitième siècle, établie ensuite en Hongrie, à Bohunicz, près de Presbourg.

P. 23, n. 1. Inventaire du château de Korompa en 1800, *Jedlicska, Souvenirs des petites Carpathes* (en hongrois), Eger, 1891.

P. 24, n. 1. « Beethoven ne sait plus rien du pari qu'il a fait avec vous. Il semble avoir oublié aussi facilement les adversités imaginées qu'il a souffertes en Hongrie. Ses quatuors neufs, qu'il donnera bientôt à son éditeur, vous feront beaucoup de plaisir », — écrit Zmeskall, le 6 septembre 1800, de Vienne, à François Brunsvik.

P. 28, n. 1. Pöstyén, ville d'eaux, au nord de Presbourg, très en vogue à cette époque.



P. 29, n. 1. Il s'agit des variations que Beethoven avait écrites sur l'album des sœurs Brunsvik.

P. 31, n. 1. Il était né à Vienne, en 1783.

P. 32, n. 1 VI *Quatuors*, dédiés au prince Lobkowitz.

P. 32, n. 2. Babette Keglevich avait épousé Erba Odescalchi.

P. 34, n. 1. Korompa.

P. 36, n. 1. Vienne.

P. 38, n. 1. Le 16 nov. 1801 ; v. Wegeler, p. 49. — M. Jean Chantavoine donne cette lettre avec la date de 1800.

P. 40, n. 1. M. Jean Chantavoine, dans sa correspondance de Beethoven, date de 1806 les trois lettres à l' « Immortelle Bien-aimée » et les croit adressées à Thérèse Brunsvik. M. A. Thomas, dans sa brochure : *l'Immortelle Bien-aimée de Beethoven, Amalie Seebald* (en allemand), Halle a S. 1909, a constaté que le 6 juillet ne tombait un lundi qu'en 1795, en 1801, en 1807, etc. En 1807, ni Thérèse Brunsvik ni Juliette n'étaient à Korompa. Reste donc la date de 1801,

ainsi que l'avait fixée judicieusement Schindler. — Il est vrai que Beethoven a bien pu se tromper de jour. Mais les confidences amoureuses des sœurs Brunsvik (que nous donnerons plus loin) prouvent qu'à cette époque Thérèse ne songeait guère à Beethoven.

P. 40, n. 2. Il paraît que Beethoven l'avait composée à l'ombre d'une tonnelle. *Nagel w. Beethoven et ses sonates pour le piano* (en allemand) I, p. 223. Langensalza, 1905. Rellstab lui donna le nom de *Sonate au clair de lune* : il voyait resplendir la lune sur le lac des Quatre-Cantons, quand il entendait cette sonate.

P. 41, n. 1. Président du premier ministère constitutionnel hongrois en 1848; fusillé en 1849.

P. 42, n. 1. Nous avons tous nos chères tantes à Bude ; la Guicciardi y va aussi. Tu peux penser que nous en sommes inconsolable : nous étions si accoutumés d'avoir toujours quelqu'un qui nous gronde, que nous sommes toutes étonnées de la paix que nous goûtons dans ce moment. (Charlotte Brunsvik à sa sœur Thérèse ; — lettre sans date.)

P. 43, n. 1. Joséphine dut subitement interrompre cette lettre. Son mari la termina, en annonçant qu'il venait de lui naître un fils.

P. 44, n. 1. Aujourd'hui la boulangerie de madame Protivinsky.

P. 44, n. 2. Octobre 1802.

P. 45, n. 1. Prellinger. Lettre 43.

P. 46, n. 1. Op. 88. *Le bonheur de l'amitié* ; ou bien *Tendre amour*, publiés l'un et l'autre en 1803.

P. 46, n. 2. On donnait à Joséphine les noms d'amitié de Pepi ou de Pips.

P. 46, n. 3. Cette lettre est sans date.

P. 52, n. 1. Deux gentilshommes de ce nom sont mentionnés dans la correspondance des Brunsvik, tous les deux voisins de campagne : Battyányi et Urményi.

P. 53, n. 1. Emeric Teleki.

P. 54, n. 1. A Madame la comtesse Caroline Brunsvik à Vienne, dans la Galerie des Arts près de la Tour Rouge. — Cachet de cire jaune : *Sisters love*.



P. 54, n. 2. Antoine.

P. 56, n. 1. Thayer, *Op. cit.*, II. 62.

P. 57, n. 1. *Fête de Son Altesse Royale l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, — organisée par S. E. le Grand-Tavernier C.-Joseph de Brunsvic, à Bude, le 19 mars 1806 (en allemand). Imprimerie de l'Université Royale.*

P. 58, n. 1. Professeur d'esthétique à l'Université de Pesth ; protégé de la famille Brunsvik.

P. 58, n. 2. *Le Jugement Dernier.*

P. 58, n. 3. Beethoven réclame à Brunsvik certains quatuors : « J'avais déjà prié ta sœur de t'écrire à ce propos. » (La Mara, *Ouvr., cit.*, 25.)

P. 59, n. 1. Lettre du 4 mai 1806, publiée par La Mara, *Ouvr. cit.*, 23. — Ce passage n'est pas clair. Ne s'agirait-il pas d'un portrait ? Thérèse, de même que ses sœurs, faisait de la peinture.

P. 61, n. 1. Riess prétend que Beethoven composa cette sonate pendant l'été de 1834, à Dœbling ; Schindler, pendant l'été de 1806, chez les Brunsvik.

P. 62, n. 1. Le musée de Bonn possède

un portrait de femme provenant de la succession de Beethoven, qui porte l'inscription : « Au rare génie, au grand artiste, au brave homme. T. B ». Je n'ai pas vu l'original de ce portrait. On prétend qu'il est de Lampi. Ne serait-il pas l'œuvre de Thérèse elle-même ?

François Brunsvik avait fait peindre, en 1803 ou 1804, un portrait de Beethoven, qui est aujourd'hui chez la marquise Séraphine Capponi, veuve du dernier Brunsvik, à Florence. — V. Frimmel, *les Portraits de Beethoven* (en allemand), Vienne, 1908.

P. 62, n. 2. La Mara, p. 83.

P. 65, n. 1. D'après certaines rumeurs de ce temps, dont le souvenir demeure encore dans la famille, il n'aurait été autre que le valet du vrai baron Stackelberg, qui avait assassiné son maître et s'était substitué à sa personne.

P. 67, n. 1. Strigonie, Grane.

P. 70, n. 1. *Sonate pour le piano forte composée et dédiée à madame la comtesse Thérèse de Brunsvik. Œuvre 78.* — Propriété des Editeurs. — A Leipsig, chez Breitkopf et Hærtel.

P. 70, n. 2. La Mara, p. 26.

P. 70, n. 3. V. Prellinger. Lettre 199.

P. 71, n. 1. V. Prellinger. Lettre 200.

P. 72, n. 1. Quatre lettres de Beethoven à François Brunsvik ont été publiées par madame La Mara, *Ouvr. cit.*

P. 73, n. 1. « Si là-bas tu en trouves une qui peut-être accorde un soupir à mes harmonies, engage d'avance, écrit-il en 1809 à son ami Gleichenstein. Mais il faut qu'elle soit belle : je ne puis rien aimer qui ne soit beau ; sinon, il faudrait m'aimer moi-même. » J. Chantavoine, *Ouvr. cit.*, p. 78.

P. 73, n. 2. « Bien des choses à votre femme, écrit-il en mars 1816 à Riess. Malheureusement, je n'en ai pas : je n'en ai trouvé qu'une que je ne posséderai jamais. »

Séduite par ces apparences, Madame La Mara, dans un excellent livre auquel j'ai souvent eu recours, a dépensé toute l'ingéniosité d'un esprit avisé et toute la généreuse ténacité de sa bonne foi, pour démontrer que Thérèse était l'immortelle bien-aimée.

Madame Miriam Tenger, dans un opuscule intitulé *l'Immortelle Bien-aimée de Beethoven* (en allemand), Bonn, 1903, et



qui me semble une œuvre d'imagination, assure avoir vu, en 1848, chez Thérèse Brunsvik, à Bude, un tiroir plein de lettres de Beethoven, avec des branches d'immortelles qu'il « avait l'habitude d'y joindre » ; l'une d'elles aurait porté cette inscription :

« L'Immortelle à son Immortelle.

» LUIGI. »

Thérèse conservait ses moindres lettres et paperasses. Atila de Gerando, à qui elle avait légué ses papiers, les confia vers 1870, pour quelque temps, à Minona Stackelberg, qui cherchait dans cette correspondance les souvenirs de sa mère, Joséphine Brunsvik. — Elle ou quelqu'un de son entourage aurait-il eu le triste courage d'anéantir des lettres d'amour de Beethoven ?

M. le comte Rodolphe Chotek a bien voulu m'assurer que les archives de Korompa ne contenaient aucun autographe du maître.

P. 75, n. 1. Ces *Mémoires du Cœur* commencent en 1818.

P. 75, n. 2. Pseudonyme emprunté aux dialogues de Platon.

P. 76, n. 1. La famille Migazzi, d'origine italienne, devait sa grandeur au cardinal Christophe-Antoine, archevêque de Vienne et de Vác (1714-1803). — Louis Guillaume, fils d'Antoine-Ferdinand et de la comtesse Marie Thürheim, était né en 1792. Il mourut en 1867.

P. 78, n. 1, Correspondance du prince Hermann de Pückler-Muskau (en allemand), Berlin, 1874. V. 441.

P. 80, n. 1. *Galerie des Contemporains Illustres. Rossini*. Paris, 1842.

P. 82, n. 1. *Cahiers de conversation de Beethoven*. V. La Mara, *ouvr. cit.*, p. 10. — Cette conversation de Beethoven est en français, — et nous la reproduisons telle quelle, — sauf les remarques de Schindler et la dernière réponse de Beethoven.

P. 84, n. 1. Les lettres de Thérèse sont adressées « n° 1166, au *Bürgerspital* ».

P. 85, n. 1. V. Prellinger, L. 21.

P. 85, n. 2. Zmeskall était non seulement un excellent violoncelliste, mais encore un compositeur de mérite. La Société des Amis de la Musique, à Vienne, possède quelques-uns de ses manuscrits.

Beethoven lui avait dédié le *Quattuor Serioso*, en 1810, puis le *Quattuor à Cordes*, F. moll. Op. 85, en 1816.

P. 86, n. 1. Peut-être Jean Boehm, violoniste renommé.

P. 89, n. 1. Discours prononcé sur la tombe de Beethoven, le 29 mars 1827.

P. 89, n. 2. *Alfred Le Grand*, ballet-pantomime en 3 actes, musique de M. Robert, comte de Gallenberg, et Gustave Dugazon, représenté pour la première fois, à l'Académie Royale de Musique, le 18 septembre 1822.

« La pièce, dit le *Journal des Débats*, a obtenu le seul genre de succès auquel elle pouvait prétendre : on a applaudi fréquemment les danseurs, quelquefois les musiciens. »

« Ce ballet, d'un nouveau genre pour l'Opéra, a été sur le point d'obtenir un succès d'enthousiasme à l'aide de situations intéressantes, du luxe des costumes et de la magie des décors, du jeu des principaux personnages, des danses et de la musique, qui, pour être Rossinienne, en vaut bien une autre ; mais les longueurs du troisième acte ont quelque peu refroidi l'auditoire. Cependant le succès a été des plus complets », dit le *Journal des Théâtres* (22 septembre 1822).



L'ouvrage n'eut pourtant que vingt-trois représentations. — V. Lajarte, *la Bibliothèque de l'Opéra*, Paris, 1888, II. 102.

P. 90, n. 1. *Brésilia ou la Tribu des Femmes*, ballet en un acte, musique du comte de Gallenberg, représenté pour la première fois, le 8 avril 1835, au bénéfice de mademoiselle Taglioni.

La scène se passe dans l'Amérique du Sud, dans une forêt vierge où vit une tribu d'amazones. Arrive un joli garçon... On devine le reste. Mademoiselle Taglioni dansait l'Indienne amoureuse, avec des plumes, en paniers Louis XV. Toutes ces jeunes Indiennes étaient emplumées de rouge vif.

« La musique de ce ballet est bien, quoique fort loin de ce qu'en avaient fait espérer des éloges prodigués à l'avance et même de ce que M. le comte de Gallenberg a produit auparavant.

« Sous ce rapport, l'art a marché pendant que ce compositeur se tenait à Naples ». — *Courrier des Théâtres*, 11 avril 1835.

P. 90, n. 2. *La Mara*, 30.

P. 91, n. 1. Elle publia plusieurs opuscules, tels que :

*Esquisse des Statuts de la Société na-*

*tionale pour l'éducation précoce des enfants* (en hongrois et en allemand), Pest, 1838.

*Compte rendu sur les Crèches de 1830 à 1833* (en hongrois), Bude, 1836.

V. Joseph Rapos, *Thérèse Brunsvik et l'Education précoce* (en hongrois), Pest, 1868.

P. 91, n. 2. *L'honnête hôte détrompé de toutes ses illusions... Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, côme ceux qui en sont encore occupés.*

*Il doit être plus gai qu'un autre parce qu'il est constamment en état d'épigrammes contre son prochain. — Voilà le portrait qu'elle en fait dans une page de ses mémoires.*

P. 91, n. 3. *La Mara*, *Ouvr. cit.*

P. 92, n. 1. Leur mère, Charlotte Teleki, était morte en 1843.

P. 95, n. 1. Rapos, *Ouvr. cit.*, p. 49.

P. 95, n. 2. Après un long martyre dans la forteresse de Kufstein, Blanche Teleki mourut en 1862, à Paris.

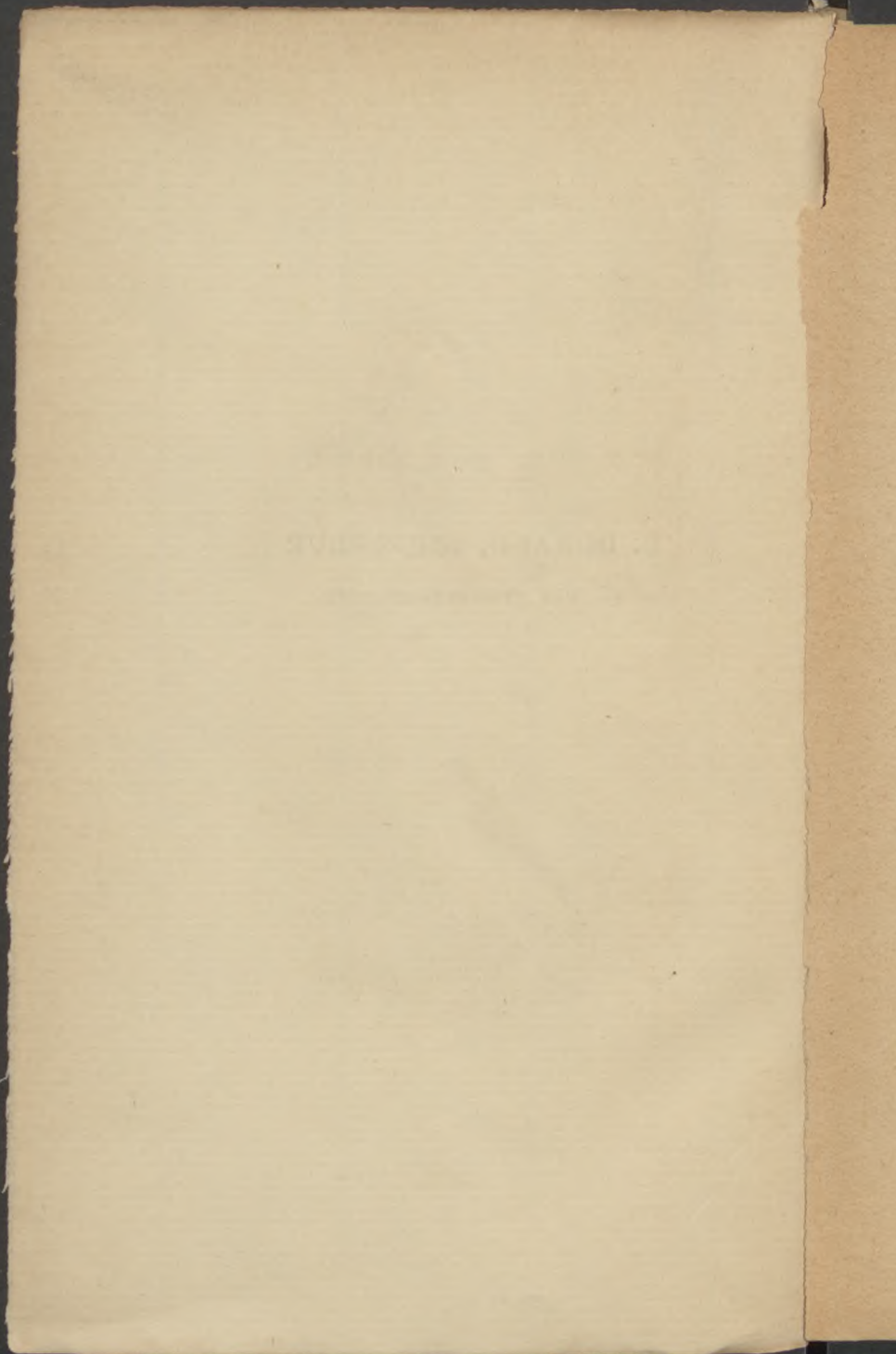
P. 96, n. 1. En octobre 1861.

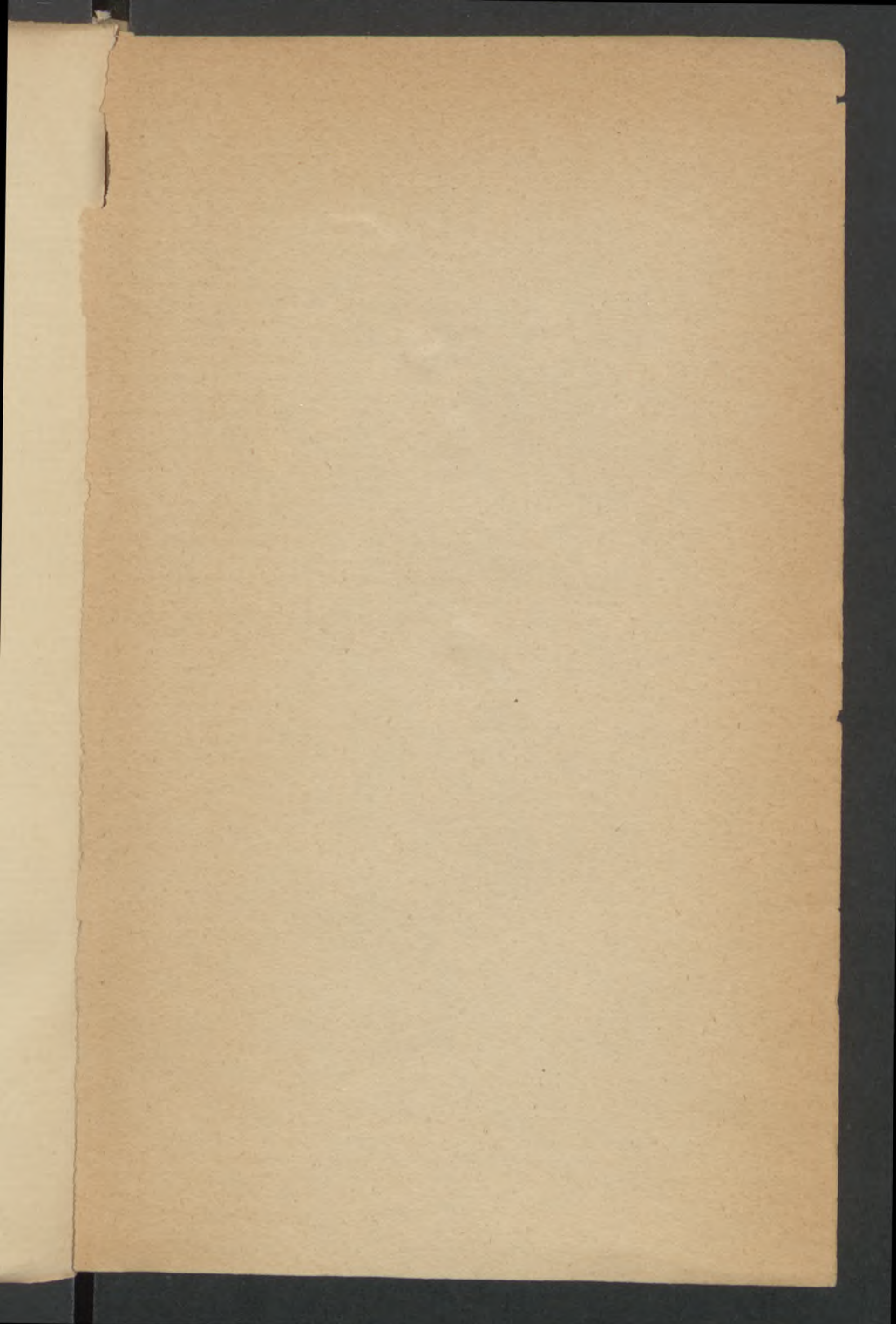


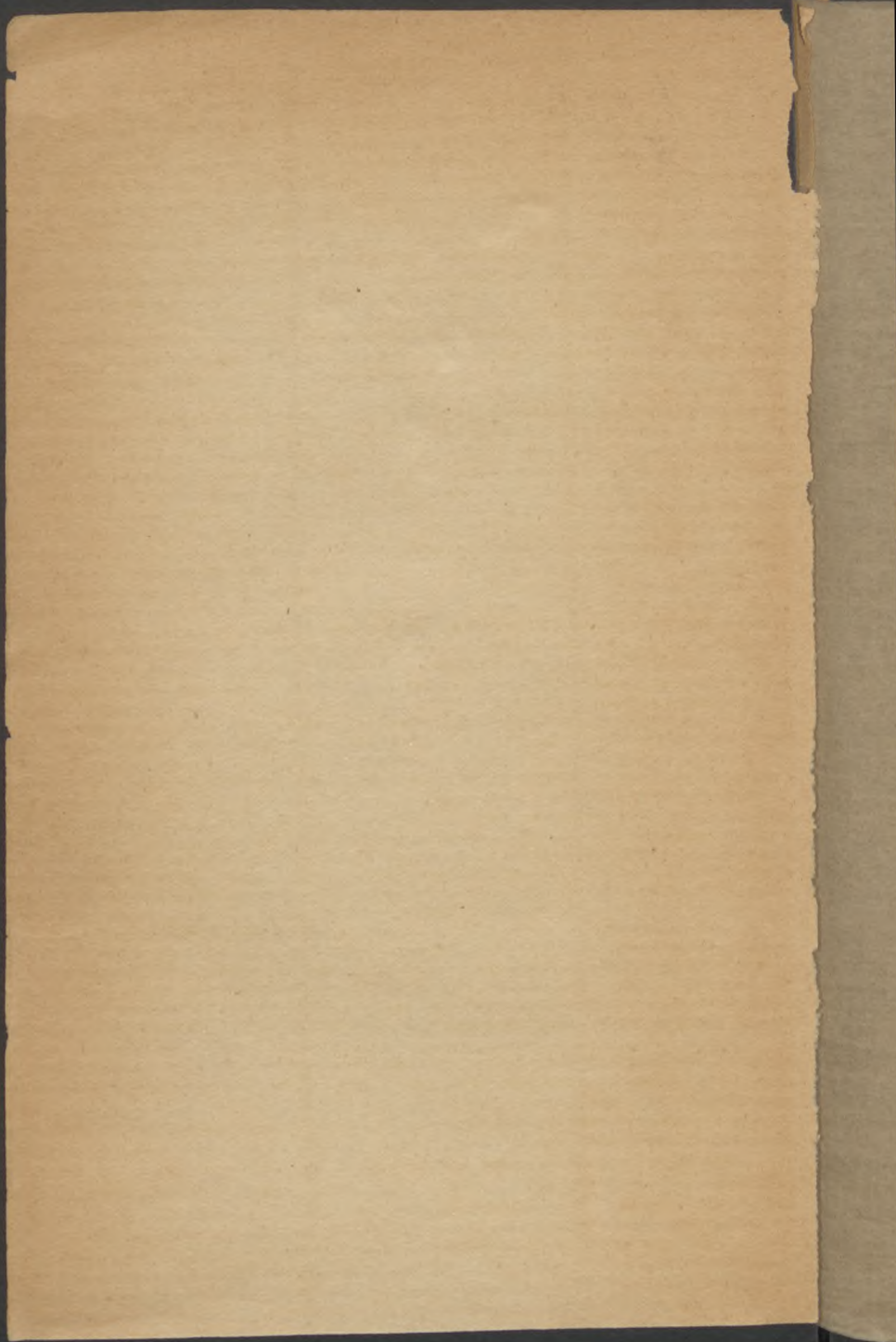
E. DURAND, IMPRIMEUR

46, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS











6815-

5-

25-

